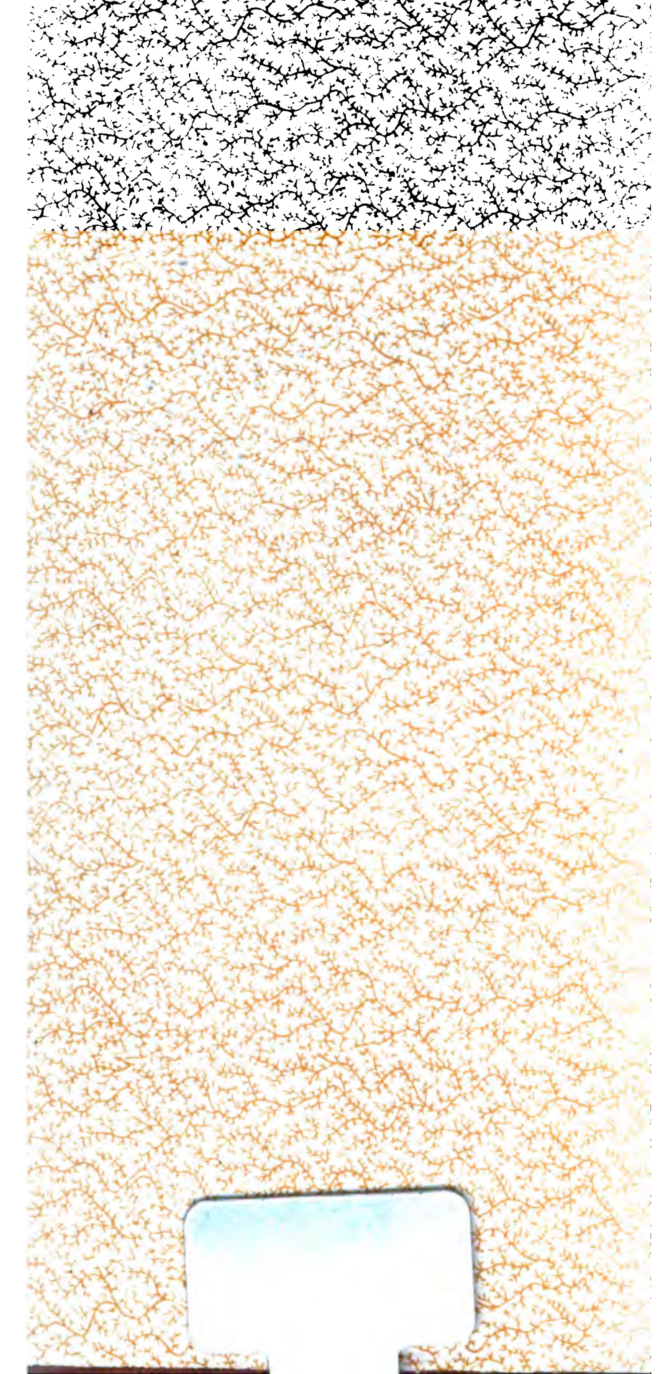

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586260 1



ŒUVRES
DE
M. DE FLORIAN.

A PARIS,

Chez GIROD et TESSIER, rue de la Harpe, au coin de celle des Deux-Portes, nº 162;

Et chez DEBURE, rue Serpente, hôtel Ferrand.

THÉÂTRE

DE

M. DE FLORIAN,

De l'académie françoise, de celles de Madrid, Florence, etc.

TROISIEME ÉDITION.

TOME PREMIER.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Voltaire.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

1790.

AVANT-PROPOS.

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce seroit d'abord risquer d'ennuyer, péril qu'on ne peut assez craindre; ensuite je serois sûr de me nuire : car de deux choses l'une; ou je prouverois que je suis un ignorant, et personne ne gagneroit à cette découverte; ou je me montrerois fort instruit, et l'on m'en trouveroit plus coupable d'avoir fait des pieces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les motifs de cette adoption,

et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

Pour pouvoir définir ce genre, il faut dire un mot des autres : il faut répéter, ce que l'on sait déja, que la comédie de caractere est sans contredit le plus beau, le plus utile, le plus difficile de tous les drames. Quel travail que celui d'étudier jusqu'aux plus petits traits de l'homme qu'on veut peindre, de fouiller dans les replis de son cœur, d'y surprendre ses sentiments les plus cachés, et d'imaginer ensuite des situations où, dans l'espace de deux heures, tous ces traits, tous ces sentiments, soient développés, en amusant, en intéressant toujours deux mille personnes rassemblées au hasard, et très indifférentes à l'af-

faire dont il s'agit! Un tel ouvrage, quand il est parfait, me semble le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Mais ce chef-d'œuvre, en tous les temps si difficile, l'est peut-être aujourd'hui plus que jamais. Quand il naîtroit un second Moliere, merveille que la nature ne produira plus vraisemblablement, pourroit-il se flatter d'égaler le premier? trouveroit-il des sujets tels que *le Misanthrope, le Tartuffe, l'Avare*? je ne le crois pas. Les caracteres qui restent à traiter me semblent petits auprès de ces grands modeles. Je juge du moins qu'ils doivent être peu saillants, par la peine qu'on a de leur trouver même un nom.

On pourroit donc penser qu'il ne reste guere à peindre que des demi-

caracteres; encore les modeles en sont-ils rares. C'est dans le monde qu'il faut les chercher; et j'ai cru remarquer que dans le monde on se ressembloit un peu. Le grand précepte, *Il faut être comme les autres*, qui fait la base de nos éducations, met une assez grande conformité dans les mœurs, dans les actions, dans le langage de ceux qui composent la société. Chaque âge, chaque état, a ses idées, son ton, ses manieres convenues : on les prend sans s'en appercevoir; on les garde par paresse, souvent par respect humain; et les formules, les devoirs d'usage, l'obligation de parler lorsque l'on ne voudroit rien dire, l'habitude de traiter comme des amis ceux dont on ne se soucie guere, enfin la monotonie

de la politesse, si l'on peut s'exprimer ainsi, éteignent le naturel et font disparoître les nuances des caracteres. Tout n'en est peut-être que mieux; et il faut bien que cela soit, puisque l'on a l'air si heureux dans le monde. Je ne prétends point m'ériger en censeur, je veux dire seulement que j'ai trouvé un peu de ressemblance entre ce monde bruyant et le bal de l'opéra. C'est assurément un lieu enchanteur, on y fait infiniment d'esprit, on y voit de très jolis masques; mais un peintre seroit peut-être embarrassé d'y trouver une physionomie.

D'après ces réflexions, bonnes ou mauvaises, et auxquelles je n'attache aucune prétention, j'aurois renoncé à la comédie de caractere, quand bien

même j'en aurois eu le talent : car le talent ne suffit pas; c'est du sujet que dépend le sort d'une piece. Si cela n'étoit pas vrai, nos grands hommes n'auroient fait que des chefs-d'œuvre.

Peut-être aussi, et je le croirois bien, mon impuissance m'a-t-elle rendu ces raisons meilleures. J'en conviendrai volontiers à chaque bonne comédie de caractere que l'on nous donnera : mais, en attendant, je croirai qu'à moins de se sentir un talent très supérieur on fera mieux de traiter la comédie de sentiment ou la comédie d'intrigue.

J'entends par la comédie de sentiment celle que La Chaussée fera vivre à jamais, malgré les épigrammes de ses critiques; celle qui met sous les

yeux du spectateur des personnages vertueux et persécutés; une situation attachante où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe de l'intérêt; celle enfin qui sait nous instruire sans nous ennuyer, nous attendrir sans nous attrister, et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'un cœur sensible.

La comédie d'intrigue, qui porte sur la même base que la comédie de sentiment, l'intérêt, emploie des moyens tout différents. Un vieillard amoureux, un rival ridicule, des valets adroits, des dangers sans cesse renaissants, des ressources toujours imprévues, des méprises enfin, moyen le plus sûr de tous au théâtre; voilà par quels ressorts elle attache, égaie

le spectateur, l'amuse assez pour l'intéresser, et le fait rire des malheurs qui peuvent lui arriver le lendemain.

Ces deux genres me semblent inépuisables. Avec de l'esprit et de la sensibilité, on trouvera souvent des intérêts nouveaux, des situations piquantes. Les vices, les travers, sont bornés; mais les passions, et heureusement les vertus, nous offrent un champ immense.

La réunion des deux genres dont je viens de parler feroit sans doute un bon ouvrage : malheureusement cette réunion est extrêmement difficile. Presque toujours le comique nuit à l'intérêt, et l'intérêt exclut le comique. J'ai cru pourtant qu'il n'étoit pas impossible de les allier. J'ai pensé que

le sentiment et la plaisanterie pouvoient tellement être unis, qu'ils fussent quelquefois confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît en même temps, qu'il fût également ému par l'intérêt de l'action et réjoui par le comique de l'acteur, en un mot que le même personnage fît pleurer et rire à la fois. Pour cela j'avois besoin d'Arlequin (1).

(1) Ce personnage, qui paroît avoir été connu des anciens, a été l'objet des recherches de plusieurs auteurs. L'opinion la plus vraisemblable c'est qu'il fut dans son origine un esclave africain. Son visage noir et sa tête rasée semblent l'indiquer. Quant à son habit de trois couleurs, ce que j'ai pu découvrir, sinon de plus authentique, au moins de plus agréable, le voici :

Ce caractere est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours simple et bon, toujours facile à tromper, croit ce qu'on lui dit, fait ce que l'on veut, et vient se mettre de moitié dans les pieges qu'on veut lui

---

Un pauvre petit negre orphelin, abandonné près de Bergame, ne trouva d'amis et de protecteurs que dans trois enfants de son âge qui jouoient hors de la ville. Ils eurent pitié du malheureux étranger, commencerent par lui donner leur pain, et le voyant presque nu, ils résolurent de l'habiller. Mais ils n'avoient point d'argent. Heureusement chacun d'eux étoit le fils d'un marchand de drap. Sans s'être donné le mot, les trois petits bienfaiteurs volerent, le même jour, dans la boutique de leur pere, une demi-aune de

tendre : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'appaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant rien moins qu'un bouffon; ce

---

drap pour vêtir leur jeune ami. Ces trois demi-aunes se trouverent de différentes couleurs. Malgré cet inconvénient, on se hâta de les coudre ensemble du mieux qu'on put. L'habit fut assez mal taillé; mais il parut à tous fort joli. On voulut même donner une épée à celui qu'on trouvoit si bien mis : un morceau de bois fit l'affaire. Alors on crut pouvoir présenter le petit étranger dans la ville. Arlequin s'y établit, et la reconnoissance lui fit un devoir de porter toujours cet habit qui lui rappeloit un bienfait si aimable.

n'est pas non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant; il en a les graces, la douceur, l'ingénuité : et les enfants sont si aimables, si attrayants, si attachants, que j'ai cru mon succès certain si je pouvois donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avoient déja tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, misanthrope gai, cynique décent, qui voit les objets comme ils sont, les montre comme il les voit, s'exprime avec énergie, et fait rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du cœur humain, qui, pour avoir voulu

tout dire, n'a pas toujours dit ce qu'il falloit, Marivaux a fait des Arlequins moins naturels, moins philosophes que ceux de Delisle, mais plus délicats, plus aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'auroit pas été facile : l'un avoit plus de finesse, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement, et exprimant avec naïveté les sentiments d'un cœur très tendre. Une fois ce caractere établi, non d'après les auteurs qui s'en étoient servis avant moi, mais d'après mes idées particulieres, j'ai cherché des intrigues

qui pussent m'aider à le développer. J'étois presque sûr que mon héros étoit intéressant; son masque et son habit le rendoient comique: il ne falloit plus que trouver des situations attachantes, et je devois faire rire et pleurer. Il reste à savoir si j'y suis parvenu.

Lorsque j'osai risquer pour la premiere fois au théâtre l'Arlequin que je m'étois créé, il y avoit plus de vingt ans que la comédie italienne avoit abandonné les pieces de Marivaux et de Delisle pour des cannevas italiens que les acteurs remplissoient à leur gré. J'essayai de rappeler un genre oublié. Je fis représenter par des acteurs italiens une piece toute françoise, LES DEUX BILLETS. Elle réussit, quoi-

qu'elle ne fût pas jouée par le célebre Carlin, acteur à jamais recommandable par ses graces, par son naturel, et à qui peut-être il n'a manqué que de la mémoire pour être le premier des acteurs comiques.

D'après ce succès qui m'encouragea, d'après une chûte qui m'éclaira (1), je voulus donner à mes comédies un but de morale et d'utilité. Cette idée n'avoit rien de neuf; car toutes les bonnes comédies sont ou doivent être morales. Mais, avec le personnage que j'avois choisi, je ne pouvois pas développer de grands su-

---

(1) Arlequin roi, dame et valet, tombé le 5 novembre 1779, et jeté au feu le 6 du même mois.

jets, ni prétendre à corriger les hommes en attaquant de grands vices: j'essayai du moins de les exciter à la vertu, en leur rappelant combien elle est aimable, combien elle donne de vrais plaisirs. Je voulus sur-tout présenter le tableau de ces vertus familieres, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur : car ce ne sont pas, ce me semble, les grands préceptes de la morale et de la philosophie que l'on trouve à mettre en pratique le plus souvent. On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, son repos, sa fortune, sa vie; mais on est obligé à tous les instants d'être un bon fils, un bon époux, un bon pere.

Voilà les modeles que je résolus de tracer. J'avois déja peint le désintéressement du véritable amour; je tentai de peindre le bonheur de deux époux bien unis, et de prouver qu'il ne faut jamais soupçonner un cœur que l'on connoît vertueux. Je voulus ensuite esquisser le tableau d'un pere qui adore sa fille, et qui voit sa tendresse récompensée par la confiance la plus entiere; celui d'une mere sage qui se sacrifie elle-même pour rendre sa fille au bonheur; enfin celui d'un fils vertueux et sensible qui immole sa passion à sa mere.

Tels sont les sujets des DEUX BILLETS, du BON MÉNAGE, du BON PERE, de LA BONNE MERE, et du BON FILS. Les trois premieres pieces forment,

pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressants: ceux d'amant, d'époux, et de pere. En lui conservant toujours son caractere original, je l'ai fait parler différemment dans ces trois comédies, parceque ses affections et son âge sont différents.

Dans LES DEUX BILLETS, Arlequin est très jeune et amoureux. Il a plus d'esprit que dans les deux autres pieces, par la raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent jamais qu'ils ont de l'esprit. Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la piece. Le succès

qu'elle a eu ne m'a point aveuglé sur le défaut du dénouement. Le billet de loterie devroit rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine : je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans LE BON MÉNAGE, Arlequin est marié depuis long-temps. Il adore sa femme; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et moins galant que celui des DEUX BILLETS. Aussi ai-je fait mes efforts pour exprimer cette nuance, pour rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfants, et cause avec sa femme ; l'esprit n'a rien à faire

là. Deux époux bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux ; ils sont mutuellement, et sans avoir besoin de s'en avertir, l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées : mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire ; ils s'aiment, puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnât à sa femme avant qu'elle ait prouvé son innocence. Si c'est un défaut, on doit d'autant plus me le reprocher, que c'est pour ce défaut-là que j'ai fait la piece.

Le bon Pere est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies ; j'ai peut-être à m'en justifier. Arlequin est devenu riche ; il vit à Paris

dans la bonne compagnie : un homme de condition veut épouser sa fille ; il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque : j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien langage qu'en proportion de ce qui lui restoit d'Arlequin.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fasse point d'action principale qui caractérise précisément LE BON PERE. Il pourroit s'appeler tout aussi bien L'HONNÊTE HOMME ; et le dénouement justifieroit mieux ce dernier titre. J'en conviens ; et j'ai réparé, autant qu'il étoit en moi, cette faute en multipliant les détails de tendresse paternelle, en représentant un pere toujours occupé de sa fille, ne parlant que

de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amour paternel, est peut-être moins difficile, et caractérise moins un BON PERE, que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

Le rôle d'Arlequin dans LA BONNE MERE est bien moins considérable que ceux dont je viens de parler. J'ai craint qu'il n'attirât trop l'attention qui doit se porter sur la bonne mere. J'ai été un peu gêné dans les détails de tendresse que j'ai donnés à cette bonne mere, parceque j'avois déja fait le bon pere, et que la ressemblance des deux caracteres en devoit mettre nécessairement dans l'expression de leurs sentiments. Aussi ai-je bien senti que Mathurine

n'a pas, dans ses scenes avec Lucette, autant d'amour, de douceur, d'épanchements tendres, que le bon pere avec Nisida. Cette imperfection est peut-être rachetée par la belle action de Mathurine, de sorte qu'elle ne fait qu'agir, et le bon pere ne fait que parler. Chacun des deux ouvrages a son défaut, que l'on verra bien sans que je le dise; mais j'aime mieux le dire le premier.

Dans LE BON FILS, il n'y a point d'Arlequin, parceque la situation du bon fils, obligé de choisir entre sa mere et sa maîtresse, forcé de sacrifier l'une à l'autre, semble exclure de son rôle toute espece de comique. Non seulement il ne faut pas que le bon fils rie, mais il ne faut pas qu'il fasse

rire un moment. L'intérêt est, ce me semble, trop vif, trop important, pour admettre le moindre comique. Dès lors il est nécessaire de bannir toute idée d'Arlequin, qui, dans quelque situation qu'on le place, doit toujours au moins faire sourire.

J'avoue que le grand défaut du BON FILS est ce manque de comique : j'ai tâché d'y suppléer par le rôle de Thibaut. J'avoue encore que je me suis consolé d'avoir fait, sans Arlequin, une comédie en trois actes, où j'ai présenté un modele de la premiere vertu que l'on met en usage dans le monde. J'y ai trouvé le plaisir de rassurer quelques personnes qui, me voyant toujours faire des pieces avec un Arlequin, craignoient (par amitié

pour moi) que je ne pusse jamais faire autre chose. Un intérêt si tendre méritoit bien que je prisse la peine de leur offrir une comédie sans Arlequin. J'aurois eu d'autant plus mauvaise grace à me refuser à cette complaisance, que LE BON FILS est de tous mes ouvrages celui qui m'a le moins coûté.

Afin de compléter ce petit cours de morale, j'ai voulu faire une piece pour des enfants. J'ai pris mon sujet dans M. Gessner ; et le nom de cet aimable auteur m'a rendu ce sujet plus cher que si je l'avois inventé. J'ai eu grand soin de faire imprimer à la tête de ma pastorale la charmante idylle qui me l'a fournie. J'ai été fier de mêler dans mes ouvrages un ouvrage du chantre

d'Abel. Il m'a semblé que cette idylle porteroit bonheur à mon recueil, et qu'une simple fleur du jardin de M. Gessner suffiroit pour parfumer tout mon bouquet.

J'ai encore eu un autre espoir. Je me suis flatté que dans ces familles bien unies que j'ai toujours en vue lorsque je travaille, les enfants de la maison joueroient MYRTIL ET CHLOÉ à la fête de leur mere, à la convalescence de leur pere. Cette idée m'a réjoui, parce-que j'aime les enfants et les fêtes de familles. Je suis sûr d'avance que le jeu de ces aimables acteurs, la circonstance, l'émotion d'un cœur paternel, effaceront tous les défauts de mon petit ouvrage; et la certitude qu'il fera couler des larmes a suffi pour m'attacher à

cette bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'être examinée.

La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avoit toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne piece des deux Arlequins, de Le Noble, m'encourageoit à la faire; mais les Ménechmes m'effrayoient. Je pris le parti de réduire ma comédie à un acte, pour éviter les situations qui se trouvent dans les Ménechmes. J'observai scrupuleusement de couper toutes les scenes qui pouvoient ressembler à celles de Regnard, et cela n'a pas empêché de dire que j'avois copié les Ménechmes.

Ce n'est point là le défaut de cette petite comédie, qui peche plutôt par le manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en

trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pieces, c'est celle des JUMEAUX DE BERGAME qui a le plus réussi; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

JEANNOT ET COLIN fut un de mes premiers ouvrages. Si je le faisois aujourd'hui, ce ne seroit point Colin et Colette qui paroîroient les premiers pour annoncer Jeannot; ce seroit au contraire Jeannot qui annonceroit Colin et Colette, parceque ces derniers sont les plus intéressants, et que leur arrivée, qui ne fait point d'effet puisqu'on ne les connoît pas, en feroit beaucoup si l'on avoit parlé d'eux. J'amenerois sur la scene tous les personnages, tous les tableaux dont ce sujet est susceptible; j'essaierois de peindre les faux amis, les flatteurs, les parvenus; enfin

je suivrois mieux le conte dont je me suis trop écarté. Mais, dans le temps où j'ai fait cette piece, je n'y voyois que Colin et Colette; je regardois comme inutiles toutes les scenes où je ne parlerois pas d'amour ou d'amitié. Au lieu d'une bonne comédie, qu'un homme plus instruit que moi auroit faite, je ne voulois écrire qu'un petit drame touchant. Heureusement je pleurois en travaillant; quelques spectateurs ont pleuré à la représentation, et ma piece a été sauvée. L'attachement qu'on a toujours pour ses premiers essais m'a empêché d'y retoucher. Je n'en applaudirois pas moins à celui qui traiteroit ce sujet d'une maniere plus digne du conte.

J'ai voulu faire un mélodrame; et je

crois avoir bien choisi le sujet d'HÉRO ET LÉANDRE. Ovide m'a fourni plusieurs traits; c'est le seul mérite de cette bagatelle.

Je ne détaillerai point les défauts du BAISER, et de BLANCHE ET VERMEILLE, parcequ'on leur en a trouvé beaucoup. La féerie et la pastorale ne sont plus de mode; et l'on a raison de rejeter un genre trop éloigné de la nature. Plus j'ai senti le défaut de ce genre, plus je me suis attaché à le soutenir par le style. Le temps et le travail n'y ont pas été épargnés. Ces deux pieces n'en sont peut-être pas meilleures; mais je les joins à ce recueil, parceque l'enfant que l'on chérit le mieux est toujours celui qui a pensé mourir.

Les ouvrages dont je viens de parler

composent tout mon petit théâtre. Le rôle d'Arlequin le rend plus difficile qu'un autre à représenter dans les provinces, où presque toutes les troupes manquent d'Arlequin. Quoique ce rôle perde beaucoup sans l'habit et sans le masque, on peut cependant le remplacer par un Lubin semblable à celui de la SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR, C'est à-peu-près le même caractere; et l'épreuve en a été faite en plnsieurs villes, où tous mes Arlequins ont été joués avec succès par des Lubins. On auroit encore moins de peine à faire du Bon Pere un bourgeois qui s'appelleroit M. Mondor.

C'est à ce court recueil que je borne ma carriere dramatique : je la trouve trop difficile pour mon foible talent.

J'ai fait de mon mieux : je n'ai pas trop bien fait ; c'est une raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle ; c'étoit une imprudence. Heureusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port ; j'en remercie le ciel, et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau en action de grace au dieu qui m'a sauvé : ce dieu est le public, ce recueil est ma nacelle.

LES
DEUX BILLETS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, le mardi 9 février 1779.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.

ARGENTINE.

SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scene est à Paris, dans une place publique, où l'on voit la maison d'Argentine.

LES
DEUX BILLETS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul, un billet à la main.*

VOICI la premiere fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! elle m'aime. J'en suis sûr à présent, elle l'a dit, elle l'a écrit; et Argentine ne peut pas mentir: elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami, « ton rival ne doit te donner aucune « inquiétude. Je t'aime ». Je t'aime!... Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur

de l'effacer. (*Il continue de lire.*) « Mon « cœur est à toi pour toujours : tu au- « ras ma main quand tu voudras ». Quand je voudrai! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connois. Ma chere lettre! ma bonne lettre! (*Il la baise.*) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquoit. Il fait semblant d'aimer mon Argentine; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah! comme il fera beau ce jour-là! (*Il va et revient.*) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien; je n'ai rien, moi: je voudrois être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque

tout est égal et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages à la loterie; mes numéro restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci, les voilà : (*Il tire un billet de loterie.*) 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là : s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chere Argentine; s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéro, nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine... Mais voici Scapin, cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (*Arlequin met ses deux billets dans la même poche.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Serviteur, monsieur.

SCAPIN.

Comment, MONSIEUR! Tu me parles toujours comme si tu étois fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et...

ARLEQUIN.

Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guere.

SCAPIN.

Mais tu n'y penses pas, mon ami: parceque nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions? Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN.

D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens, et.....

SCAPIN.

Ah! monsieur Arlequin...

ARLEQUIN.

Monsieur Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de desirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi : car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire; au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse; je voudrois vous savoir loin d'ici.

SCAPIN.

Mon cher Arlequin, il faut pour-

tant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudroit bien prendre ton parti, si Argentine ne rendoit pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN.

Je le prendrai, soyez tranquille. Bon soir.

SCAPIN.

Où vas-tu donc?

ARLEQUIN.

Je vais voir tirer la loterie.

SCAPIN.

Elle est tirée, il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche, voici les numéro : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN.

Que dis-tu? Attends. (*Il tire son billet de loterie.*) 7 en est-il?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

19 aussi?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Et 48 aussi?

SCAPIN.

48 aussi.

ARLEQUIN.

Ah! tu badines?

SCAPIN.

Non, ma foi; regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Ma fortune est faite, mon terne est venu. Que d'argent je vais avoir! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN.

Comment! (*Il regarde le billet d'Arlequin.*) Il a, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux!

ARLEQUIN.

Il y avoit long-temps que je guet-

tois ce terne-là, je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois : à la fin je l'ai attrapé. (*Il remet son billet dans la même poche.*)

SCAPIN, *à part.*

Si je pouvois accrocher ce billet-là!

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me faire payer; car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN.

Attends donc, tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Écoute : je vais t'indiquer où demeure celui qui paie. (*Pendant tout le reste de la scene, Scapin cherche à voler le billet d'Arlequin, et celui-ci le dérange toujours.*) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Eh bien! c'est là que l'on paie.

ARLEQUIN.

Au Luxembourg?

SCAPIN.

Oui... C'est-à-dire... Non... avant d'y entrer, à droite tu verras une porte cochere... Tiens... voilà le Luxembourg, là... à droite, il y a une porte cochere... jaune.

ARLEQUIN.

Une porte jaune?

SCAPIN, *vite.*

Oui; tu la reconnoîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes : vient un domestique : Je demande à parler à M. le directeur. Donnez-vous la

peine d'entrer. On te mene à son bureau, tu lui montres ton billet. Vîte de l'argent à monsieur, trente sacs de mille francs. Les voilà, monsieur. Voulez-vous bien vous donner la peine de regarder si le compte y est? On peut se tromper; voyez, voyez... (*Arlequin se baisse et regarde par terre, Scapin vole.le billet.*) On te prend ton billet, et tout est fini.

ARLEQUIN.

Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est..... C'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi j'aurois été bien embarrassé; je te remrcie.

SCAPIN.

Il n'y a pas de quoi. Bon soir, mon ami; n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN.

Oh! je la trouverai bien. (*Il sort.*)

SCENE III.

SCAPIN, *seul.*

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y auroit que ces imbécilles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes : j'ai mis cent fois à la loterie, jamais je n'ai pu attraper un lot ; voici le premier. De quel bureau est-il ? (*Il déplie le billet.*) Ah ciel ! je me suis trompé : il faut être bien malheureux ! comment ! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné ! celui-ci n'est plus qu'une lettre. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon « bon ami, ton rival ne doit te donner « aucune inquiétude. Je t'aime ; mon « cœur est à toi pour toujours : tu au-« ras ma main quand tu voudras ». Voilà qui est clair : ce billet est d'Ar-

gentine. Ah ! il aura sa main quand il voudra ! Cela n'est pas si sûr : je vais tirer parti de ma gaucherie ; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (*Il frappe à la porte d'Argentine.*) Mademoiselle Argentine.

SCENE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENTINE.

Ah ! c'est vous, monsieur Scapin ?

SCAPIN.

Oui, mademoiselle, toujours le même....

ARGENTINE.

Tant pis pour vous.

SCAPIN.

Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

ARGENTINE.

Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN.

Je ne le sais que trop, mademoiselle, et j'en suis d'autant plus affligé que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amants. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE.

Comment ! Que voulez-vous dire ? Monsieur Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN.

Pardon, mademoiselle; je voulois vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchants prétendent que vous avez écrite à monsieur Arlequin. Je l'ai cette lettre; je vous la rapportois : mais je me garderai

bien de rien dire, puisque ce seroit manquer au respect que je vous dois.

ARGENTINE.

Vous me la rapportez? Ah! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie: s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien...

SCAPIN.

Sûrement je vous aime, et j'espere qu'aujourd'hui vous reconnoîtrez vos injustices à mon égard. Vous connoissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près? Monsieur Arlequin en est amoureux; et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE.

Ah ciel!

SCAPIN.

Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parcequ'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus

pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé, c'étoient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passoient votre billet. L'un faisoit une épigramme; l'autre disoit un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colere; vous me le pardonnerez bien : je m'en suis pris à tous les trois, sur-tout à Trivelin, qui étoit le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, et me l'a rendu. Je vous le rapportois; et, pour prix de mon zele, vous savez la maniere dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE.

Je n'ose vous faire des excuses, ni vous remercier : j'ai trop à rougir de ce que je vous dois et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN.

Mademoiselle, le bonheur de ma

vie auroit été de devoir votre cœur à vous-même et non pas au desir de vous venger : mais je suis trop amoureux pour être si délicat; et je serai encore le plus heureux des hommes, si la perfidie d'Arlequin...

ARGENTINE.

Ah! ne me parlez pas de lui; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté... Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyois si bien le connoître... Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours pour le haïr davantage.

SCAPIN.

Contenez-vous, car je l'entends.

ARGENTINE.

Je ne veux pas le voir.

SCAPIN.

Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE.

Jamais je n'y parviendrai.

SCENE V.

ARGENTINE, SCAPIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans voir Argentine.*

Le diable t'emporte avec ta porte jaune! J'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pû trouver un directeur. Viens me conduire toi-même... (*Il apperçoit Argentine.*) Ah! vous voilà! Que j'en suis bien aise! Je suis déja venu vous chercher; en m'en allant je vous cherchois encore; par-tout je vous cherche toujours. J'ai tant de choses à vous dire! Mais, quand je vous vois, je ne m'en souviens plus;

quand je suis loin de vous, elles reviennent si vîte, que cela m'étouffe: je crois que je n'aurai qu'un moyen pour m'en souvenir, c'est de vous regarder les yeux fermés; car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (*Argentine ne répond rien. Arlequin, après un silence, se retourne vers Scapin.*) Va-t'en, toi; tu nous gênes.

ARGENTINE.

Non, il peut rester; il ne me gênera pas.

SCAPIN.

Après la maniere dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, *bas à Argentine.*

Vous lui avez donc tout conté?..... Hé!...... vous lui avez tout dit?..... (*Scapin rit.*) Il a l'air de se douter de

quelque chose. Monsieur Scapin, expliquons-nous, je vous en prie; vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Sans doute, je l'aime: elle le sait bien.

ARLEQUIN.

Eh bien! moi, je l'aime aussi, et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu; à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi: y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Touchez là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites: mademoiselle va choisir, et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. (*Il rit.*) Oh! qu'il est bête!

SCAPIN.

Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN.

Oui, c'est à vous à nous juger. (*à part.*) O la bestiasse!

ARGENTINE, *à part.*

Je serai malheureuse; mais je veux me venger.

SCAPIN.

Eh bien! mademoiselle?

ARGENTINE.

Eh bien! je vais m'expliquer. Mon choix est fait depuis long-temps, je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi: celui de vous deux qui a un billet de moi n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN.

C'est clair cela. (*Scapin fouille dans sa poche.*) Oui, cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet (*il tire le billet de loterie*), le voici : ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, *vivement.*

Voyons... C'est un billet de loterie.

ARLEQUIN.

Ah! oui. Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné... Mais où ai-je donc mis mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurois-je perdu?

SCAPIN.

C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE *lit.*

« Sois tranquille, mon bon ami... »

ARLEQUIN.

Ah! c'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENTINE.

Qu'on t'a volé! Tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment? Non, traître, je te connois. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle; et reviens ensuite me jurer que tu m'adores : ose y revenir, me parler, me regarder seulement. Traître, scélérat, tu m'as trompée; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en seroit possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

ARLEQUIN.

QUE veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai plus mon billet; que tu l'as, toi; et qu'à propos de rien Argentine me traite comme cela?

SCAPIN.

Je n'en sais rien, mon ami. Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'étoit moi qu'elle vouloit épouser.

ARLEQUIN.

Mais ce billet est à moi; je le reconnois bien : il est presque tout effacé, tant nous nous étions embras-

sés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avoir? Elle m'a fait entendre que j'aimois Violette, moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine! Suis-je assez malheureux! Ah! je le disois bien ce matin, que j'étois trop heureux: cela ne pouvoit pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi?

SCAPIN.

Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLEQUIN.

Tiens, je te conseille de t'en aller; car je pourrois fort bien te rosser de maniere à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une fripponnerie de ta part : je l'avois dans ma poche, ce billet, et tu me l'auras volé.

SCAPIN.

Ah! mon ami, que tu me connois mal! Tu avois dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément, si j'avois pu te vo-

ler, tu sens bien que je l'aurois pris de préférence.

ARLEQUIN.

Plût à Dieu qu'on me l'eût pris et qu'on m'eût laissé ma lettre! Que deviendrai-je à présent? Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (*Il pleure.*) Ah! ah! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (*Il pleure.*)

SCAPIN.

Tu me fais pitié, mon ami; et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporteroit son billet ; je l'ai, ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQUIN.

Donne, donne vîte; tiens, le voilà : de ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

(*Ils changent de billet.*)

ARLEQUIN, *s'adressant à celui d'Argentine.*

Ah! vous revoilà donc, monsieur! et pourquoi m'avez-vous quitté? Petit ingrat, petit étourdi, parlez, irez-vous encore courir le monde? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les arabes, afin que je paie votre rançon? Ne vous en avisez plus; car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines; embrassons-nous (*il le baise*); et que tout soit fini.

SCAPIN.

Ah çà, le billet est à moi?

ARLEQUIN.

Eh! sans doute; c'est dit cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as donné un billet au porteur: je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai

peur que ce drôle-là ne décampe encore, je vais le rapporter à sa maîtresse. Va-t'en, je t'en prie, car je voudrois lui parler seul.

SCAPIN.

Oh! cela est juste. Adieu, mon ami; en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi : j'ai le cœur tendre; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN.

Va, va te faire payer; ton cœur est à cette porte jaune où l'on donne de l'argent.

SCAPIN, *à part.*

Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE; SCAPIN, *caché*.

ARLEQUIN *frappe*.

Qui est là?

ARGENTINE, *à la fenêtre*.

Comment! c'est vous! Vous osez encore regarder ma maison! Vous espérez peut-être y entrer? Vous croyez...

ARLEQUIN.

Non, je ne demande pas d'entrer, vous êtes trop en colere; je ne veux vous dire que quatre mots: donnez-vous la peine de descendre, et...

ARGENTINE.

Je ne veux rien entendre: laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage. (*Elle ferme la fenêtre.*)

SCAPIN, *à part.*

Bon; je vais me faire payer et je reviens trouver Argentine : j'espere bien l'épouser et avoir les dix mille écus.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux! Je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons, du courage; je sens que j'étouffe, que je creve de chagrin : mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (*Il frappe.*) Qui est là?

SCENE IX.

ARLEQUIN; ARGENTINE, *à la fenêtre.*

ARGENTINE.

Encore vous!

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENTINE.

Mon billet! Comment! c'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde! Attendez, je descends.

ARLEQUIN.

Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher, je l'aime, je l'ai toujours aimée,

elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime., c'est qu'on a envie de le croire..... La voilà.

ARGENTINE.

Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous avez mon billet.

ARLEQUIN.

Tenez, le voilà : il est bien à moi, il fait toute mon espérance et tout mon bonheur : mais comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai, si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENTINE.

Non, assurément, je n'y consentirai pas. (*Elle prend le billet.*) Vous en avez usé d'une maniere si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

ARLEQUIN.

Une autre femme? Ah! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenois vous-même.

ARGENTINE.

Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN.

Scapin vous l'a rapporté? Voyez le coquin! il m'a dit que c'étoit vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, *à part.*

Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrois qu'il dît vrai!

ARLEQUIN.

Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que

j'aurois pu me déguiser si long-temps? Ma bonne amie.... (*Argentine le regarde sévèrement.*) mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il que vous avez ce billet? Qui vous l'a donné?

ARLEQUIN.

La loterie.

ARGENTINE.

La loterie! Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avoit tout-à-l'heure; il vous l'a donc rendu?

ARLEQUIN.

Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Tenez, il faut tout vous dire : j'avois gagné ce matin un terne de six francs à la loterie....

ARGENTINE.

Un terne de six francs! Cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN.

Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement je n'étois pas encore payé; Scapin, voyant que je me désolois, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENTINE, *vivement.*

Et tu l'as fait?

ARLEQUIN.

J'aurois encore donné du retour, s'il m'en avoit demandé.

ARGENTINE *l'embrasse.*

Mon cher ami, va, tu es innocent: je t'aimerai toute ma vie; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN.

Comment diable! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés.

ARGENTINE.

Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu: garde mon billet; je te

répete, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi ; et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN.

Vous me raimez ! Ah ! quelle joie ! (*Il lui baise la main.*) Tiens, ma bonne amie, ne me le répete plus, il m'arriveroit encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE.

Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur suffira.

ARLEQUIN.

Ah ! comme il y a long-temps que tu n'as parlé comme cela ! Écoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là ; (*Il lui montre la lettre.*)

ARGENTINE *lit.*

« Je t'aime. »

ARLEQUIN. (*lazzis.*)

Hé ! comment dis-tu ?

ARGENTINE.

« Je t'aime. »

ARLEQUIN.

Voyons, que je lise aussi, moi. Je je (*il épele*), t a ta, i m e, aime, t'aime, je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court, je voudrois qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE.

Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN.

Quoi? quel billet?

ARGENTINE.

Ton billet de loterie.

ARLEQUIN.

Oh! non, ma bonne amie, le marché est fait; tiens, n'en parlons plus: il voudroit peut-être revenir là-dessus et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini: tu m'aimes..... ma fortune est faite.

ARGENTINE.

St..... j'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN, *entrant dans la maison.*

Appelle-moi donc bien vîte.

ARGENTINE.

Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN, *revenant.*

M'as-tu appelé?

ARGENTINE.

Eh! non, mon ami; cache-toi donc, le voici : le frippon tient encore le billet.

SCENE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN, *le billet à la main.*

CES diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain...... (*Il apperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.*) Ah! j'allois chez vous, ma belle Argentine.

ARGENTINE.

Je suis aussi bien aise de vous rencontrer. Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence.

SCAPIN.

Non: qu'est-il arrivé?

ARGENTINE.

Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi: je l'ai reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, *riant.*

J'ai vu tout cela, mademoiselle: j'étois au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage: vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt.

ARGENTINE, *à part.*

Bon! (*haut.*) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentiments pour moi sont bien sinceres, j'espere que vous ferez mon bonheur. Grace aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien

franchement si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN.

Ah! mademoiselle, je voudrois savoir tous les serments possibles pour vous jurer que toute ma vie...

ARGENTINE.

Écoutez. Je suis méfiante : en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin; je suis sûre que c'est une lettre de femme.

SCAPIN.

Une lettre de femme! moi! Je peux vous répondre.....

ARGENTINE.

Je veux que vous me la donniez, je l'exige; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifioit mes billets, je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN.

Il me sera difficile de vous satisfaire, car dans tout le cours de ma vie jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE.

Ceci est un détour pour ne pas me montrer le papier que vous teniez à la main; et votre refus me confirme ce que je pensois.

SCAPIN.

Assurément je voudrois que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (*Argentine s'en saisit.*)

ARGENTINE.

Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes! Arlequin, Arlequin.

SCENE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Quoi? Qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà : tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyiez votre dupe et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait. Mais il faut apprendre à mieux conserver le fruit de votre habileté. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable! il me fait pitié. Écoute, Scapin : madame a besoin d'un laquais; si tu veux, nous te donnerons la préférence.

ARGENTINE.

Ah! pour cela non : il n'est pas assez fidele. Adieu, monsieur Scapin. Monsieur Pandolfe, le pere de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours; Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers : mais, si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amants, parcequ'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés.

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

SCAPIN, *seul.*

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien; et je pouvois beaucoup gagner.

FIN.

LE BON MÉNAGE,

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée devant Leurs Majestés par les comédiens françois et italiens ordinaires du roi, le samedi 28 décembre 1782.

A LA REINE.

MADAME,

LE titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ. Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre doit sourire à la foible esquisse que

j'en ai tracée. Le bon Ménage appartient à VOTRE MAJESTÉ, par la même raison qu'elle possede le cœur du roi et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

le très humble et très obéissant
serviteur et sujet,
FLORIAN.

LE BON MÉNAGE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.

ARGENTINE, femme d'Arlequin.

DEUX ENFANTS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans ;

L'AÎNÉ,

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La scene est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

LE BON MÉNAGE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre meublée très simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne : ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses côtés ; l'un feuillete un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCENE PREMIERE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANTS.

LE CADET, *montrant à sa mere un château de cartes.*

MAMAN, regardez donc.

ARGENTINE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AÎNÉ.

Voyons. (*Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.*) Ah, ah, ah.

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frere de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frere? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AÎNÉ.

Bah! c'est un enfant, il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon!

L'AÎNÉ.

Je m'instruis, moi; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau?

ARGENTINE.

C'est une mere qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parcequ'il étoit plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, *voulant voir l'estampe.*

Ah! voyons donc, mon frere: elle est bien jolie, cette image-là.

L'AÎNÉ, *tournant le feuillet.*

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET.

Maman, où est donc mon papa?

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AÎNÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L'AÎNÉ.

Oh! savoir.

LE CADET.

Oh! c'est tout su.

L'AÎNÉ.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui. (*Ils courent et reviennent.*) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(*Argentine se leve et va au-devant d'elle.*)

SCENE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANTS.

ARGENTINE.

C'est vous, mademoiselle! vous avez la bonté.....

ROSALBA.

Es-tu seule, ma chere amie?

ARGENTINE.

Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire?

ROSALBA.

Assurément: fais retirer tes enfants, je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

LÉLIO est de retour; il est dans la ville.

ARGENTINE.

Comment le savez-vous?

ROSALBA.

Par la derniere lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit

arriver aujourd'hui à Bergame : et je n'oserai le voir ! Ah ! ma chere Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au devant de son mari, après trois mois d'absence !

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son pere.

ROSALBA.

Ah ! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio, elle a été touchée de notre amour ; après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon pere, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvois aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, mademoiselle : mais madame votre tante est morte, et monsieur votre pere ignore toujours votre mariage. Je suis la seule,

à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chere maîtresse, je vous dois tout : élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre pere, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie; je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous desirez : jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service : mais enfin.....

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chere Argentine. Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché; il en a mille pour l'être à mon pere : c'est mon pere qu'il a servi; et son respect pour son ancien maître lui feroit trahir mon secret. D'ailleurs je connois ton mari;

aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit instruit. Je te supplie donc, ma chere Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre cœur doit comprendre aisément combien il est douloureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espece de mensonge qui fait rougir et souffrir. Je vous conjure, ma chere maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zele, vous connoissez ma tendresse pour vous... passez-moi ce terme; on n'offense personne en l'aimant : vous êtes

bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le serai, ma chere amie; et j'ai grand besoin de l'être, car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en réjouir; mais, si tout le monde le savoit, j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre

autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que...

ARGENTINE.

Oui, oui, mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA.

J'ai encore une priere à te faire. Mon pere est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtieme de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

ARGENTINE.

Non.

ROSALBA.

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE.

A moi?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie : ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagere sur ta tête : j'ai déja donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE.

Ma chere maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits; mais...

ROSALBA.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE.

Ecoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déja, grace à vous, assuré le sort de mes enfants. Si mon mari venoit à me perdre, il ne

seroit pas à son aise; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits: mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure: je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chere Argentine; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCENE IV.

ARGENTINE, *seule*.

Je donnerois ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais tant que son pere ne saura pas tout. Mes enfants, revenez.

(*Les deux enfants reviennent.*)

SCENE V.

ARGENTINE, LES ENFANTS.

ARGENTINE.

Avez-vous été bien sages?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, maman; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long-temps.

ARGENTINE.

Il va rentrer.

L'AÎNÉ.

Ah! pour le coup, maman, c'est lui; je l'entends.

SCENE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

(*Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.*)

LES DEUX ENFANTS, *courant après lui.*

Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, *à sa femme.*

Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN, *à son aîné.*

Tiens, le tambour est pour toi; la trompette, pour ton frere.

LES DEUX ENFANTS, *l'embrassant.*

Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQUIN, *à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.*

Tiens, voilà pour toi : car il faut bien t'apporter aussi quelque chose ; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami ?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le temps qu'il auroit passé en prison à ne rien faire ; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

ARGENTINE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guere.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez..... (*Les enfants font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari. Il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfants bien bruyants!

ARGENTINE.

Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfants continuent.*)

ARLEQUIN, *aux enfants.*

Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté.

(*Les enfants s'en vont.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Vas-tu rester ici, mon ami?

ARLEQUIN.

Oui; pourquoi cela?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire; elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi : tu sais garder un secret; moi je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah! je me doute de ce que c'est.

J'ai vu ce matin M. Pandolfe; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde; et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, *à part.*

Hélas! (*haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je serois obligée de te mentir; et tu ne voudrois pas que ma reconnoissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN.

Allons, va-t'en; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, madame; et reviens vîte, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus : entends-tu? (*Il l'embrasse. Elle sort.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

CETTE mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle..... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi. Elle a raison; j'en fais bien autant..... Oh! Arlequinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANTS.

ARLEQUIN.

Avez-vous bien lu, ce matin?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre?

L'AÎNÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, *les embrassant avec tendresse.*

Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfants; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mere bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut : n'est-il pas vrai?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit.... Ceci n'est pas un conte au moins.

LE CADET.

Oh ! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQUIN.

La reine étoit aussi belle que le roi étoit bon; mais ils n'avoient point d'enfants, et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule

dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur: elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse étoit une petite vieille fée, qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine: Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée; non seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remonterent la cheminée ventre à terre; et la reine

eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmants parcequ'ils ressemblerent à leur mere.

L'AÎNÉ.

Ah ! mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

Oh ! oui, mon papa ; encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-temps un petit livre tout rempli d'histoires : vous m'aviez promis d'en apprendre quelqu'une par cœur ; m'avez-vous tenu parole ?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa : j'en ai appris une bien belle.

ARLEQUIN.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AÎNÉ.

Non, mon papa ; et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Tant que vous serez des enfants, mon métier est de vous amuser : mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AÎNÉ.

Écoutez bien, mon frere. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme....

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'AÎNÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'AÎNÉ.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mere, mais ils n'avoient pas un bon pere, et ce n'étoit pas comme nous. (*Arlequin le baise.*) La mere de ces deux petits garçons étoit très pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mere, ils trouverent une vieille femme qui étoit tombée dans un fossé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du fossé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit, cloquetoit, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui étoit une fée, leur dit : Mes enfants, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déja donné un œuf d'or : mais moi, je veux

vous donner ma poule, à une condition cependant, c'est que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frere. Le cadet dit : Ni moi non plus, madame. Mais il y a maniere de nous arranger : donnez la poule à ma mere ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée....

(*L'on entend frapper.*)

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(*Les enfants s'en vont.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'EST-CE pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; son premier domestique.

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez; parceque, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour: et peut-être que madame Argentine a quelque pere, ou quelque frere... Je n'en sais rien, moi; je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours: mais vous, vous devez être au fait.

ARLEQUIN, *surpris.*

Au fait?

MEZZETIN.

Oui, sans doute. Vous m'entendez? Prenez donc des précautions, pour.... Enfin, vous me comprenez?

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah ça, n'allez pas faire quelque étourderie: je vous ai tout confié, parceque vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN.

Sans doute.

MEZZETIN *s'en va et revient.*

Je pense à une chose: allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé; je n'ai pas soif.

MEZZETIN.

Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN, *le rappelant.*

Ecoutez donc, monsieur.

MEZZETIN.

Quoi?

ARLEQUIN.

Êtes-vous marié?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-temps.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie?

MEZZETIN.

Très jolie. Pourquoi cela?

ARLEQUIN.

Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu, mon camarade.

(*Mezzetin sort.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme ? Voilà bien l'adresse : A madame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter.... Non, ce seroit manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvois rien, je serois fâché de l'avoir décachetée ; et, si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la ; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCENE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENTINE.

Je n'ai pas été long-temps, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants?

ARLEQUIN.

Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien : la voilà.

ARGENTINE, *regardant.*

Ah!...

ARLEQUIN.

Reconnoissez-vous l'écriture?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est-elle?

ARGENTINE.

Elle est... (*à part.*) Que lui dirai-je?

ARLEQUIN.

Eh bien?... cela vous embarrasse.

ARGENTINE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lélio.

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(*Argentine ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'émotion.*)

Eh bien?

ARGENTINE *lui donne la lettre.*

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser ; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête, qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix alté-*

rée, jetant de temps en temps des regards sur sa femme.)

« Ma chere amie, j'arrive, et j'ai
« besoin de toute ma raison pour ne
« pas voler dans tes bras. Si je ne crai-
« gnois que de me perdre, rien ne me
« retiendroit: mais je pourrois te com-
« promettre, et mon amour même est
« moins fort que cette crainte. Il est si
« important pour nous de tromper
« celui qui détruiroit notre bonheur!
« Le nom sacré qui l'attache à toi suf-
« fit à peine pour modérer ma haine.
« J'espere qu'un jour viendra, et ce
« jour n'est pas loin, où nous pourrons
« nous livrer publiquement à notre
« amour et dévoiler à tous les yeux
« les liens qui nous attachent l'un à
« l'autre. Adieu; tâche de venir me
« voir, si tu peux échapper aux yeux
« du barbare qui te veille: je t'attends.
« Tu sais si je t'aime. Lélio. »

Et moi je ne sais si je dors ou si je veille: mais, si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé... Oh! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) A madame Argentine. (*Il se frotte les yeux.*) A madame Argentine. Tenez, madame.

ARGENTINE.

Mon ami.....

ARLEQUIN.

Je ne le suis plus votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux, que je ne vivois que pour vous croire. Comment! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE.

Eh bien!... (*à part.*) Non, je serai fidele à ma bienfaitrice. (*haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colere; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors...

ARLEQUIN, *avec colere.*

Comment vous seroit-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre cette lettre, elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidele. Elle est bien pour vous cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en

suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio.

ARGENTINE.

Je ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio: mais....

ARLEQUIN, *au désespoir.*

Et pourquoi me le dire? Je n'en étois pas sûr.

ARGENTINE.

Ecoutez-moi.

ARLEQUIN, *furieux.*

Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller; je veux vous quitter..... Mon parti est pris; ma colere est passée. Je n'en ai plus de colere, parceque je n'ai plus d'amour; je suis de sang froid.... Mais, comme je me sens le plus fort desir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille..... Vous sentez bien.....

(*Argentine effrayée s'éloigne; il la prend par le bras et la ramene fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder.... Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise; je ne peux plus soutenir votre vue; je ne peux plus vous regarder sans me dire: Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants; je ne pourrois jamais les embrasser sans vous pleurer: j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur; et comme, si je vous parlois plus long-temps, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE *court après.*

Mon ami...

ARLEQUIN *la repousse.*

Laissez-moi; je ne vous crois plus.

SCENE XIII.

ARGENTINE, *seule.*

MALHEUREUSE! Que devenir? que faire? Il me croit coupable; et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba; elle aura pitié des maux qu'elle me cause; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari : c'est à elle..... Mais la voici......

SCENE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

MADEMOISELLE.....

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE.

Où alloit-il?

ROSALBA.

Chez mon pere. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée, il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi!... tu pleures, ma chere Argentine! Qu'est-il donc arrivé? réponds-moi vîte.

ARGENTINE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'abandonne : et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon pere; je le connois, il lui dira tout; et mon pere sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir..... Ma chere amie, pardon; pardon, mille fois, mon amie. Je ressens toute ta douleur; et je me perdrai, s'il le faut, afin de te justifier. Mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(*Elle sort précipitamment.*)

SCENE XV.

ARGENTINE, *seule*.

Et lui... reviendra-t-il?... irai-je le chercher?..... Il reviendra, j'en suis sûre; mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui..... Attendons... Je suis au supplice... Mes enfants, revenez; mes pauvres enfants, venez embrasser et consoler votre mere. (*Les deux enfants reviennent.*)

SCENE XVI.

ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

LE CADET.

Ah ! maman, qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AÎNÉ.

Ma chere maman, avez-vous du chagrin ?

ARGENTINE. (*Elle pleure.*)

Non, mes enfants; non, mes bons enfants : ce n'est rien ; cela se passera.

L'AÎNÉ.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela ?

(*Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.*)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa; au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vîte, mon papa; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, *le repoussant tout doucement.*

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AÎNÉ.

Ah! mon frere, comme il a du cha-

grin ! (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scene d'Arlequin et de sa femme.*)

ARLEQUIN.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir; je le suis plus que vous : mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.*) Tout est dans ce petit sac, je l'avois mis là (*il montre son cœur*), pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vuider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait. Il n'a pas changé comme vous; il est toujours joli ; il vous ressembloit encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier*

plié.) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurois jamais cru que ces violettes-là dureroient plus que votre amour. Les voilà, madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vuidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher..... la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là.

ARGENTINE.

Non, il est à vous.

ARLEQUIN.

A moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGENTINE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs ; je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, *jetant le contrat.*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des présents pour me consoler ? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent de votre cœur que vous m'avez ôté ? Non, madame, non ; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENTINE.

Mon cœur est toujours à vous ; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage ; mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions ; ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

ARGENTINE.

Voulez-vous m'écouter un seul moment ?

ARLEQUIN.

Oh ! parlez ; votre ami, M. Lélio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable

de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre j'aurois cessé de t'aimer toi-même, j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon desir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? rappelle-toi tous les instants de ma vie, en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore? ton cœur peut-il m'accuser?...

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon cœur, il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous... Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio; M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio; tout cela est clair... Et tenez, M. Pandolfe

lui-même, à qui je viens de tout raconter, parceque je ne peux pas garder mes chagrins, moi; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris; il m'a dit que M. Lélio s'amusoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore. Il se moque de vous, tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle

Rosalba ! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue : mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre, qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauve-garde encore plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfere la mort à ton indifférence.... Réponds-moi.... A quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, *la regardant.*

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur ; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me releve pas que tu ne m'aies pardonné.

(*Elle tombe à ses genoux; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.*)

LES ENFANTS.

Ah ! mon papa, pardonnez à notre maman.

(*Arlequin, ému, releve sa femme et se met à genoux.*)

ARLEQUIN.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANTS, *à leur mere.*

Ah ! maman, pardonnez à notre papa.

ARGENTINE.

(*Elle l'embrasse.*)

Enfin me voilà heureuse. Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage ; je te jure que tout sera éclairci.

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(*Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit ôté.*)

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification.... Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre?

SCENE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES ENFANTS.

ROSALBA.

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine; je ne me possede pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre...

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon pere; Arlequin en sortoit: il lui avoit tout dit, car mon pere irrité donnoit à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses

pieds : C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé ; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon pere ; il m'a relevée avec fureur et tendresse, ses mains trembloient et n'osoient pas presser les miennes ; il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué ; je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colere ; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire. Mes yeux étoient fixés sur les siens, mon cœur battoit de toute sa force ; je le regardois sans parler, il me regardoit de même : enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit de-

puis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner : je me suis élancée à son cou, et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, *embrassant Rosalba avec transport.*

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi : je cours chercher Lélio ; je vais le conduire aux pieds de mon pere. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chere Argentine.

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba ?

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avois

promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui.....

ARLEQUIN.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfants.*) Mes enfants, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela, point de bon ménage.

FIN.

LE BON PERE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, au mois de mars 1790.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIEVRE.

MONSEIGNEUR,

QUAND même je voudrois cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et sur-tout votre auguste fille, le devineroit, puisque mon tableau s'appelle LE BON PERE. Il vaut mieux avouer ma faute et en solliciter le pardon. La tentation étoit trop

grande : assez heureux pour vivre auprès de vous, MONSEIGNEUR, je vous ai vu avec vos enfants, avec vos vassaux, avec les pauvres, partout j'ai vu LE BON PERE; j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

le très humble et très
obéissant serviteur,
FLORIAN.

LE BON PÈRE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, pere de Nisida.

NISIDA.

CLÉANTE, amant de Nisida.

NÉRINE, suivante de Nisida.

La scene est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

LE BON PERE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante; quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin notre maître donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talents peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paroissez plus triste que jamais.

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chere Nérine; je viens de recevoir des nouvelles très affligeantes.

NÉRINE.

De qui?

CLÉANTE.

De mon régiment.

NÉRINE.

Mais contez-moi donc tout cela. Ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits, que je vous les rappelle; mais, puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE.

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton

amitié, sans ton adresse, je n'aurois pas revu Nisida depuis le jour où, pour la premiere fois, je l'apperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici, furent inutiles: toi seule eus pitié de moi; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours; tu fus la premiere à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer: n'importe, j'étois heureux, je bénissois mon sort; une lettre que je reçois de mon colonel vient détruire cette illusion.

NÉRINE.

Que vous écrit ce colonel?

CLÉANTE.

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étois dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot; et que j'oubliois tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE.

Eh bien! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chere, c'est nous; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connois pas,

moi; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Nérine, et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît? On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE.

Je te l'ai dite cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un pere très riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort, qui m'a poursuivi dès le berceau, me défend d'oser porter le nom de mon pere; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer

Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possede, le seul qui me fait vivre, mon état : et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourroit croire que c'est sa fortune que j'aime?

NÉRINE.

J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agréments, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat: mais monsieur Arlequin, le pere de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il

n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possede ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connoissent; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie....

CLÉANTE.

A cela je n'ai point de mérite; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE.

Cela peut être; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera : car vous lui devrez tout; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉANTE.

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE.

Écoutez-moi, monsieur; j'ai toujours eu une maniere de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir : il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

CLÉANTE.

Oh! jamais je n'oserai, Nérine...

NÉRINE.

Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimoit. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément: je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE.

Mais....

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin: croyez-moi, suivez mes avis, vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux: que faut-il faire?

NÉRINE.

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce temps, je me charge de vous faire expliquer vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde, et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez pas de temps. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel ?

CLÉANTE.

Comme tu es vive! Attends un moment....

NÉRINE.

Il n'y a point à attendre, allez écrire ; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse ; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile ; mais j'exige que vous soyez très aimable,

parceque cela vous est fort aisé.

CLÉANTE.

Je ne le serai jamais tant que toi; mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(*Il lui baise la main et sort. Arlequin paroît et voit Cléante baiser la main de Nérine.*

Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)

SCENE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

FORT bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus monsieur Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas ton secret: vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉRINE.

Elle estenfermée dans son cabinet; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir?

NÉRINE.

Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN.

Nos musiciens viendront-ils?

NÉRINE.

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN.

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumieres, avec une

musique terrible, et son nom écrit par-tout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je paierai tout : je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mere, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle, encore étoit-ce moi qui avois tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui

m'en reste.... Ah! Nérine, ne te marie jamais; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre!

NÉRINE.

Allons, monsieur, ponrquoi vous affliger?...

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étois heureux quand ils vivoient! Nous n'étions pas riches, mais nous avions la paix, la joie et l'amour: avec cela, on ne manque pas de grand'chose. Hélas! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout

vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guere à se marier : elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfants, vous béniront, vous soigneront ; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie ; et je crois qu'un vieillard entouré de ceux qu'il a comblés de biens a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espere que tu as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste ; parlons de ma fille. Je voudrois bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui

chanterois ce soir : mais je n'ai jamais fait de vers ; et il ne suffit pas de bien penser, pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier soir je rumine ce projet-là ; mais ces diables de rimes ne viennent point : voilà tout ce qui m'embarrasse ; car, sans la rime, je ferois des vers comme de la prose... Écoute, appelle Cléante, pour qu'il vienne écrire sous ma dictée, et va-t'en ; oui, va-t'en ; je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRINE.

Dépêchez-vous d'en profiter ; je vais vous envoyer monsieur Cléante.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

VOYONS donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal, quand il ne seroit que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (*Il se met à son bureau, et rêve.*) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille... Cela n'est pas mal. O ma fille, c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, O ma fille, c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'O. Ma fille; c'est beaucoup mieux, c'est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon cœur l'appelle ; il ne l'appelle pas, O ma fille. Ma fille, c'est clair et charmant. Oui : mais cela ne suffit pas, il faudroit encore quelque chose. Ma

fille, c'est une belle pensée, mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la premiere fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah! le voici.

SCENE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Arrive donc, mon ami; j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE *s'assied.*

Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQUIN.

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis; mais il faut toujours les écrire, parceque je n'ai point

de mémoire, et mes vers m'échappent..... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, *écrivant.*

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille.....

CLÉANTE.

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits?

ARLEQUIN.

Sur quel air?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

L'air ne me regarde pas; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air.

ARLEQUIN.

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE *relit.*

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Fort bien. Ecris à présent : Ma fille.....

CLÉANTE.

Ma fille.....

ARLEQUIN.

As-tu mis?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment... Tu as mis, Ma fille?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *rêvant.*

C'est très bien... Mets à présent....

CLÉANTE, *après un silence.*

Quoi, monsieur?

ARLEQUIN.

Une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi.

CLÉANTE.

Comment?

ARLEQUIN.

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement... Tu devrois bien m'aider un peu.

CLÉANTE.

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide; il est si facile de la louer! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Je crois que tu dis vrai : voyons; je voudrois lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné... d'une maniere gentille, avec un peu..... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE, *rêvant.*

Je vous entends bien.

ARLEQUIN.

Tu entends bien : voilà mon premier couplet.

CLÉANTE *écrit.*

Il est écrit.

ARLEQUIN.

Fort bien; à présent je m'en vais faire le second. Ecris ces vers-ci. Oh! ceux-là sont tout faits. Ecris que ce n'est pas à son pere à la louer, mais que tout le monde parleroit comme son pere..... et rime toujours au moins.

CLÉANTE.

Il le faut bien. (*Il rêve, et écrit.*) C'est écrit, monsieur.

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉANTE.

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN.

Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

CLÉANTE.

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

Ma fille unit aux graces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur;
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté, son esprit, ou son cœur.

ARLEQUIN.

C'est mot à mot ce que j'ai dit; je croyois cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE *chante.*

Je peux flatter une fille si chere,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment:
Si je la vois avec les yeux d'un pere,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, *surpris.*

C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais il n'avoit pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien,

fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCENE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment ! je ne peux pas travailler une minute en repos ! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande ?

NÉRINE.

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (*à Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut pas plus content de moi et de toi aussi; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié: laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le pere; le pere, l'amant; c'est très joli, très joli.

(*Il s'en va en chantant les couplets.*)

SCENE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR Arlequin paroît enchanté de vous, tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe

fort, ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu.....?

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois, que monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE.

Oui : eh bien?

NÉRINE.

Tout-à-l'heure j'ai été, par hasard, jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y étoit enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantoit votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvoit qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous

sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve!

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez..... Mais la voici: allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà: du courage; je vous aiderai tant que je pourrai.

fort, ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu.....?

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois, que monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE.

Oui : eh bien?

NÉRINE.

Tout-à-l'heure j'ai été, par hasard, jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y étoit enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantoit votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvoit qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous

sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve!

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez..... Mais la voici: allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà: du courage; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCENE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

Je croyois mon pere ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y étoit tout-à-l'heure, mademoiselle; mais il est enfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'étoit pour quelque chose qui vous regardoit.

NISIDA.

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE.

Que sait-on? Peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

NISIDA.

Que veux-tu dire?

NÉRINE.

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, *vivement.*

Ah! j'espere que non.

NÉRINE.

Cela vous feroit du chagrin?

NISIDA, *froidement.*

Tout changement à mon sort ne pourroit que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon pere, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui: il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉANTE.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seroient au-dessus des vôtres, quand même il seroit le

plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, *bas à Cléante.*

Allez donc... O le poltron! (*haut.*) Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre pere est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir; si vous voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA.

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE.

Non, je parle très sérieusement;

je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amene un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractere doux et sensible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grace et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA.

Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi?

NÉRINE.

Oh! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE.

C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour propre : vous avez beau être jeune, belle, char-

mante; vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais...

CLÉANTE, *vivement.*

Si jamais...

SCENE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, ma chere enfant; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parceque je veux te surprendre. Je t'ai fait des

couplets; nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA.

Comment, mon pere! vous avez la bonté.....

ARLEQUIN.

Ne me questionne point, parceque je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grace au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connois bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois?

NISIDA.

Eh bien, mon pere?

ARLEQUIN.

Eh bien! ma chere amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, *à part.*

O ciel!

NISIDA.

Avec le marquis d'Yrville!

ARLEQUIN.

Oui, mon enfant : j'ai eu de la peine à en venir à bout; mais, pour applanir les difficultés, je te donne, le jour du mariage, tout ce que je possede.

NISIDA.

Et vous, mon pere?

ARLEQUIN.

Oh! moi, la plus sûre maniere pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs tu me rendras service : car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie; c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à comp-

ter. Si l'on n'avoit pas quelquefois le plaisir de donner, cela seroit insupportable.

NÉRINE.

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille.....

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée : j'ai remarqué depuis longtemps l'amitié qui regne entre Cléante et toi; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi!

ARLEQUIN.

Oui; tu ne t'y attendois pas, n'est-il pas vrai? J'ai voulu vous surprendre, parceque les choses qu'on desire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh

bien!.... vous voilà tous interdits.... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, monsieur; c'est l'amour.... la joie.... Ce pauvre garçon ne s'attendoit pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chere Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Ecoute donc : je desire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon pere, je suis pénétrée de reconnoissance et d'amour pour vous.... Mais je voudrois vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquietes, ma fille. (*à Cléante et Nérine.*) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, *en sortant.*

Nérine, que devenir?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCENE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQUIN.

J'AVOIS cru te plaire en arrangeant ce mariage; me serois-je trompé? N'aimes-tu pas le marquis?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses

qualités estimables : mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons; quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé : j'avois pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien; je retirerai ma parole, parceque la premiere condition étoit que le mariage te conviendroit. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé, j'en suis plus fâché que toi-même.

(*Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.*)

NISIDA.

Ah! mon pere!

ARLEQUIN.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant je te

rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir? je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un desir, je ne forme pas un souhait, que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connois pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudroit mon pere, je serois fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN.

Ma chere enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi

tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrois tout de suite, et je veux vivre encore quelques années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendrois peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter si tu savois l'histoire de ma fortune. Ecoute-la d'abord; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai, et tu décideras.

NISIDA.

Ah! mon pere!... je vous écoute.

(*Ils s'asseient.*)

ARLEQUIN.

Ma chere amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens; car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi ex-

clusivement. J'étois pauvre, moi, et j'habitois avec ta mere la petite ville de Bergame. Tu n'étois pas encore née, lorsqu'un seigneur françois, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement : il nous le conserva. Il me fit amitié : je le lui rendis du meilleur de mon cœur; au bout de six mois il ne pouvoit plus se passer de moi. Ce comte de Valcour étoit un fort bon homme, mais il avoit épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se conduisoit très mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avoit, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier

de tout le bien qu'il avoit apporté en Italie.

NISIDA.

Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN.

Tant que j'avois été pauvre, j'avois été heureux ; sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent : je perdis ta pauvre mere et tes deux freres. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion : je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avois pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent ; mes fonds sont à-peu-près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chere fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venois à mourir, tu te trouverois seule, étrangere, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légere étourderie

feroit le malheur du reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chere fille, je voudrois te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre pere qui se fait déja bien vieux. Voilà mes raisons, ma chere amie; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grace d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NISIDA.

Ah! mon pere! je ferai ce que vous voudrez: mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avois la force de vous dire...

ARLEQUIN.

Quoi! ma fille! as-tu quelque secret pour moi? Cela ne seroit pas juste; je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA.

Jamais, jamais : je le sais bien ; mais...

ARLEQUIN.

Est-ce ma qualité de pere qui te fait peur ? Oh ! tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras, je te réponds que ton pere n'en saura rien.

NISIDA.

Non, je ferai mon devoir; j'en aurai la force : moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux graces à vous demander; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent ! (*Ils se levent.*)

NISIDA.

Oui, mon pere, j'en ai besoin ; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y songes pas, Nisida; toi, au

couvent ! cela est bon pour les filles que leurs peres n'ont pas le temps d'aimer. Eh ! que deviendrois-je quand je ne te verrois plus ? Ma chere enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi ? Ton cœur s'est-il donné ? aimes-tu quelqu'un ?

NISIDA, *se cachant le visage.*

Oui... mon pere.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voilà un grand malheur ! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA.

Ah ! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton pere ? ton honneur n'est-il pas le mien ? Ouvre-moi ton cœur, ma fille ; peut-être à nous deux nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

NISIDA.

Eh bien ! mon pere, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime... J'aime...

ARLEQUIN.

Qui donc?

NISIDA.

Cléante.

ARLEQUIN.

Mon secrétaire!

NISIDA.

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante; j'espere tout de mon courage, du temps, et sur-tout de l'absence.

ARLEQUIN, *après un silence.*

As-tu confié ce secret à quelqu'un?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi; je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étois encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterois pas à te le donner: mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant....

NISIDA.

Non, mon pere, non; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Eloignez-moi de Cléante, je vous le de-

mande, je vous en supplie; donnez-moi du temps.... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN.

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville, mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant; je serai ton médecin; et si les remedes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite: c'est t'en dire assez. Adieu; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, *l'embrassant.*

Ah! je ne le verrai plus.

(*Elle sort en pleurant.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà, quelqu'un.

(*Nérine paroît.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Dites à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour le gronder, monsieur ?

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air...

ARLEQUIN.

Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller ; je vais l'appeler moi-même.

NÉRINE.

J'y vais, j'y vais, monsieur. (*à part.*) Jamais je ne l'ai vu si en colere.

SCENE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille ; cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon ! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici ; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, *à part.*

Que signifie tout ceci ?

(*Elle reste.*)

ARLEQUIN.

Mon ami, je suis fort embarrassé... (*à Nérine.*) Je t'ai déja dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE.

Je le sais bien, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien! que fais-tu là?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avois espéré que nous ne nous

quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixeroit dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvoit avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah ! monsieur ! ordonnez, parlez ; que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré ; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison?

ARLEQUIN.

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQUIN.

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais même comment je ferai pour me passer de ta société: ton esprit, ton travail, me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux: mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQUIN.

Pour cela, il s'en faut bien; tu es doux, serviable, toujours prêt à obli-

ger ; tu n'as de querelle avec personne que pour leur éviter de la peine ; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit : hélas ! c'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison ; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux? Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritoient pas ce traitement, et je ne devois pas m'attendre...

ARLEQUIN.

Moi, t'insulter ! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer ? Je te répete que je t'estime comme moi-même ; que je donnerois la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi ; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où

je t'ai vu, une amitié, un attachement, qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parcequ'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la derniere fois. (*Il l'embrasse en sanglottant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami, je te regretterai toute ma vie; mais va-t'en le plutôt que tu pourras. Adieu, adieu: compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(*Il sort en pleurant.*)

SCENE XV.

CLÉANTE, *seul.*

Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison ? Suis-je découvert ? me suis-je perdu ? Ah ! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCENE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Que s'est-il donc passé ? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

CLÉANTE.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, il m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparoître ici.

NÉRINE.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez vous faire?

CLÉANTE.

Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins, puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse? Tu connois mon cœur; tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, *pleurant.*

Hélas! que nous sommes malheureux! D'abord vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE.

Tu es la seule dans le monde qui se soit interressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnoître ton amitié : prends du moins ce diamant ; c'est le seul bien que m'a laissé ma mere, le seul dont je puis disposer ; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

NÉRINE.

Eh ! monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas ; dites qui vous êtes : que risquez-vous ? Tout est perdu, vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE.

Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son pere me pardonnent de m'être introduit ici ? ils m'accableront de leur colere, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant...

SCENE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, *un papier à la main.*

Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore; mais la douleur de te perdre m'avoit tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légere marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimiez; vous me punissez en disant que je suis innocent: et vous

venez m'offrir des secours ! Non, monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah ! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE.

Il m'est affreux de vous déplaire ; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Quelle est cette raison ? il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE.

Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN.

Que dis-tu, Nérine ?

NÉRINE.

Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur : votre franchise, votre bonté, doivent

l'encourager. D'ailleurs vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN.

L'amour!

CLÉANTE.

Oui, monsieur; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous me croyez. Une passion violente, profonde, pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes, punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez abusé de ma crédulité, pour venir séduire ma fille, pour oser...

NÉRINE.

Ah! monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avois pour vous; vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis-que je ne m'occupois que de rendre les vôtres heureux!

CLÉANTE.

L'amour seul est mon excuse; et cet amour...

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes! pourquoi ne pas me le dire? pourquoi préférer le

peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN.

Quel étoit donc votre espoir?

CLÉANTE.

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé; et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurois été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurois pas craint de vous découvrir mes sentiments; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchoit de parler, seroient devenus des motifs d'espérance : je vous aurois raconté mes chagrins, votre ame sensible se seroit émue; vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le pere

de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous donc? Parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon pere dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mere qui dissipa tout le bien qu'on lui avoit laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parents, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connoissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un pere qui m'avoit ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE.

Monsieur, vous vous attendrissez...

ARLEQUIN.

Point du tout, mademoiselle..... Eh bien?

CLÉANTE.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon pere étoit prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût été la premiere fois de ma vie, nous apprîmes que mon pere étoit mort en Italie, et qu'il avoit laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger!... Quel soupçon!

CLÉANTE.

Voilà sur quoi je fondois l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensois. Ah! du moins ne me refusez pas mon pardon, c'est à vos genoux que je le demande. (*Il se met à genoux.*)

ARLEQUIN, *ému.*

Répondez-moi : Comment s'appeloit votre pere?

CLÉANTE.

Le comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le comte de Valcour!

CLÉANTE.

Oui, monsieur : j'ai les preuves.....

ARLEQUIN.

O ciel! vous le fils de mon bienfaiteur!... Ah! relevez-vous, monsieur, relevez-vous; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE.

Quoi! vous l'avez connu?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu! Et vous êtes son fils! Ah! mon ami (*il embrasse Cléante*), mon cher ami, je dois tout à votre pere, je l'ai aimé pendant quinze ans. C'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune: grace au ciel, c'est moi qui

ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre; il est à vous, votre pere n'a pu me le donner.

(*Nisida arrive.*)

SCENE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant; nous allons être pauvres : mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE.

Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon pere ne fut jamais déclaré; et la loi...

ARLEQUIN.

Que me fait la loi, quand mon cœur parle? vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serois riche, et le fils de mon bienfaiteur seroit pauvre! Non, mon ami; non, monsieur : je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille : je mourrois de douleur si je la laissois dans l'indigence; et, puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE.

Votre fille! ô ciel! Eh bien! oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos

biens dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien fait pour moi, si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN.

Quoi! vous voudriez.....?

CLÉANTE.

Je veux retrouver mon pere; vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune; (*à voix basse*) c'est que je ne te renvoyois de chez moi que parcequ'elle m'avoit avoué qu'elle étoit folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLÉANTE.

Ah! Nisida, vous m'aimiez donc?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE.

Grace au ciel! tout est arrangé; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chere Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinois, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfants, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon pere.

FIN.

LA BONNE MERE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, au mois de mars 1790.

À S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

J'AVOIS juré cent fois d'abandonner Thalie:
Et je vous offre en ce moment
Une nouvelle comédie,
A vous qui n'oubliez jamais votre serment!
Mais c'est LA BONNE MERE, acceptez-en l'hommage.
En voyant ce titre si doux,
On vous soupçonnera d'avoir part à l'ouvrage;
Et vos enfants sur-tout croiront qu'il est de vous.

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermiere du pays de Caux.

LUCETTE, fille de Mathurine.

ARLEQUIN, paysan du village.

DUVAL, neveu du bailli.

LE TABELLION.

UN VALET DE FERME, joué par un enfant.

La scene est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

LA BONNE MERE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, MATHURINE.

ARLEQUIN.

ALLEZ, madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATHURINE.

Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQUIN.

Je ne m'y serois jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avoit faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée, comment est-il possible qu'une fille élevée

par vous, qu'une fille, qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse!

MATHURINE.

Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus?

ARLEQUIN.

Ah! madame Mathurine, il y a longtemps que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir; mais cela me creve les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher; croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATHURINE.

Je serois aussi fâchée que toi du changement de ma fille; ton mariage avec elle étoit arrangé depuis si longtemps! Lorsque ton pere vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la premiere à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve pres-

que en même temps que ta mere : je l'aimois déja beaucoup, ta mere ; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique ; je n'ai d'enfant que Lucette ; ton caractere franc, ton bon cœur, m'ont toujours plu ; j'ai vu qu'ils plaisoient à ma fille : âge, fortune, inclination, tout se rapportoit entre vous deux ; tout sembloit assurer votre bonheur et celui de vos meres, car tu sais bien que les meres ne sont heureuses que quand les enfants sont contents. Juge du chagrin que j'aurois de renoncer à de si douces espérances.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

MATHURINE.

Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les amoureux et les enfants pleurent souvent à propos de rien : tu es

bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQUIN.

Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris, avec son catogan, son gillet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval; elle apprend toutes les chansons qu'il dit; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier ils ont toujours dansé ensemble: moi, je pleurois derriere le joueur de violon; elle ne s'en est seulement pas apperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard; c'étoit moi qui étois le colin-maillard, je l'ai resté toute la soirée, parceque vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendois fort bien que

mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquoient et rioient ensemble de moi : et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette ; pour toute justification, elle m'a dit que j'avois triché, puisque j'y avois vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine?

MATHURINE.

Tout cela peut être un enfantillage que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudroit mieux faire semblant de ne t'appercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQUIN.

Mon dieu! madame Mathurine, je ne la gronde jamais : je pleure quelquefois, parceque je ne peux pas empêcher les larmes de venir ; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente.

Quant à être aimable, dame! je fais ce que je peux, madame Mathurine; je mets tous les jours mon habit des dimanches : vous le voyez bien. Ma mere m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre, je les porte sur moi: je me fais le plus brave que je peux; mais je n'ai point de catogan, comme monsieur Duval, je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons, qu'il compose ensuite dans le moment pour mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi; j'ai voulu essayer d'en composer une, j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver autre chose, sinon que, J'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois; bon soir, j'ai dit tout ce que je savois.

MATHURINE.

Tu m'affliges beaucoup, mon ami;

car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQUIN.

Non, sûrement.

MATHURINE.

C'est un assez mauvais sujet...

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

MATHURINE.

Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore.

ARLEQUIN.

Oh! je le sais de très bonne part.

MATHURINE.

Il est d'une jolie figure.

ARLEQUIN.

Ma foi, comme cela: je ne le trouve pas joli, moi.

MATHURINE.

Il a de l'esprit,

ARLEQUIN.

Tout le monde le dit, mais savoir si c'est vrai.

MATHURINE.

Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQUIN.

Qu'elles courent, je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATHURINE.

Duval n'est pas riche.

ARLEQUIN.

Ça n'a rien que son catogan.

MATHURINE.

Ma voisine, qui le connoît bien, m'a dit qu'il étoit fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisoit pour le moins autant que son visage.

ARLEQUIN.

Oh ! tous ces drôles-là qui aiment l'argent n'ont point de goût.

MATHURINE.

Écoute, il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée

M. Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte: mais son cœur est bon, j'en suis sûre; et, avec un bon cœur et une bonne mere, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité; c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa confiance en moi est sans bornes; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espece de sentiment elle a pour Duval; et sois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

ARLEQUIN.

Oh! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison; je veux

que ce soit par plaisir, comme c'étoit autrefois. Tenez, madame Mathurine, je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette : tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la maniere d'être plus gentil que je ne suis, d'avoir de l'esprit.... de petites façons.... de petites graces... enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déja prié ma mere de me les apprendre ; mais ma mere dit qu'il ne me manque rien, et que je suis charmant.

MATHURINE.

Elle a raison, ta mere ; et je t'en dirai autant.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est que vous êtes aussi ma mere, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi ! oui, voilà une belle maniere d'être charmant,

qui plaît aux meres, et ne plaît pas aux filles! Comment! madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis?

MATHURINE.

Quels avis veux-tu que je te donne?

ARLEQUIN.

Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisoit le mieux; dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE.

Là-dessus, mon enfant, il n'y a point de regle sûre, et ce qui plaît à l'une ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette: laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

ARLEQUIN.

Ah çà, n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parcequ'elle m'en voudroit peut-être, et j'aimerois mieux qu'elle me fît souffrir toute ma

vie que de la mettre en colere un seul moment.

MATHURINE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN, *regardant venir Lucette.*

La voilà qui approche. Mon dieu! comme elle est jolie! madame Mathurine, c'est tout votre portrait au moins. (*Il soupire.*) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE.

Eh non, te dis-je; j'y mettrai ordre.

ARLEQUIN.

Ah! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne seroit qu'à cause de ma mere, qui mourra de chagrin d'abord si elle ne me voit pas heureux. Adieu, madame Mathurine. (*Il s'en va en soupirant.*)

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN, *revenant.*

Eh! comment avez-vous dit?

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN.

Ah! j'aime bien cet adieu-là.

(*Il sort.*)

SCENE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUCETTE, *embrassant sa mere.*

Bon jour, ma mere: Arlequin n'étoit-il pas avec vous?

MATHURINE.

Oui, ma fille.

LUCETTE.

Il vous a peut-être fait des plaintes de moi.

MATHURINE.

Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MATHURINE.

Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours ? n'est-il pas vrai ?

LUCETTE.

Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATHURINE.

Bon ! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUCETTE.

Oh ! c'est que cela seroit bien long à vous raconter.

MATHURINE.

Mais nous avons le temps.

LUCETTE.

Tenez, ma mere, c'est qu'il ne faut pas croire que M. Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE.

Dis-les moi donc, je t'en prie.

LUCETTE.

Il a le cœur excellent, c'est vrai; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai; il aime sa mere de toute son ame, il vous aime de même; il se jetteroit au feu pour moi: je conviens de tout cela, parceque je suis juste, moi. Mais...

MATHURINE.

Eh bien? ses défauts....

LUCETTE, *embarrassée.*

Ses défauts... c'est que... je crois que je ne l'aime plus.

MATHURINE.

Celui-là est le pire; mais tu fais bien de m'en avertir, parcequ'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUCETTE.

Que vous êtes bonne, ma mere! j'avois peur que cela ne vous fâchât.

MATHURINE.

Tu me connois bien mal, Lucette! rien ne peut me fâcher quand c'est ma fille qui me le dit; comme rien ne peut me plaire quand c'est un autre.

LUCETTE.

Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATHURINE.

Revenons à ton amour: tu n'en as donc plus pour Arlequin?

LUCETTE.

Je ne vous assurerai pas la chose; mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. M. Duval est un très joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la cour étoient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi; toutes les filles du village en crevent de dépit, cela me fait plaisir; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine: je ne sais comment ar-

ranger tout cela. Je voudrois bien aimer toujours Arlequin, mais je voudrois aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATHURINE.

C'est difficile, mon enfant. Mais en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te feroit-il pas quelque petit reproche?

LUCETTE.

Non, ma mere; parceque je vous le dirois, et dès lors il n'y auroit plus de mal.

MATHURINE.

Il est certain que je le préviendrois, en te faisant voir combien tu serois injuste; car chacun de tes deux amants te donneroit son cœur tout entier, et toi, tu ne pourrois donner à chacun d'eux que la moitié du tien: ce marché seroit-il égal?

LUCETTE.

Non, aussurément: je tricherois, et cela n'est pas honnête. Il faut donc

que je me décide entre Arlequin et M. Duval ?

MATHURINE.

Je le crois : et je te conseille, quand tu te seras décidée, de ne plus changer ; car ce seroit encore une injustice.

LUCETTE.

Comment cela?

MATHURINE.

C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si, au moment de la moisson, il venoit me dire, Je vous rends vos écus et je reprends mes journaux, n'est-il pas vrai qu'il agiroit en mal-honnête homme, puisque c'est la moisson qui doit me payer, non seulement de mes écus, mais de mes peines et de mon travail ?

LUCETTE.

Sans doute.

MATHURINE.

Eh bien! quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dit, Je reçois votre amitié et je vous donne la mienne; si, au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire, Je vous rends votre amitié, et je veux reprendre la mienne; tu fais le même trait que le seigneur, c'est-à-dire une très grande injustice.

LUCETTE.

Vous avez raison, ma mere. Ah! mon dieu! comme il est difficile d'être juste!

MATHURINE.

Pas tant que tu le crois.

LUCETTE.

Mais, ma mere, vous me faites penser à une chose: j'avois déja donné mon amitié à Arlequin.

MATHURINE.

Je le sais bien : apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

LUCETTE.

Non, je n'en ai point de raisons, et voilà ce qui me fâche.

MATHURINE.

Consulte bien ton cœur.

LUCETTE.

Mon cœur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras ; mais c'est que si je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village, qui croira me l'avoir enlevé, et à cause de cela être plus jolie que moi : cela n'est point agréable, ma mere.

MATHURINE.

N'as-tu que cette raison?

LUCETTE.

Oh! j'en ai encore une autre ; c'est que j'ai tort avec Arlequin : il faudroit en convenir; et je ne peux pas

souffrir cela. Cependant...... Mais j'entends quelqu'un; c'est M. Duval qui m'apporte un bouquet.

SCENE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

DUVAL, *d'un ton très fat.*

Oui, mademoiselle. (*à Mathurine.*) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*à Lucette.*) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE.

Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

MATHURINE, *à part.*

Ces fleurs-là vont détruire tout mon ouvrage.

DUVAL.

J'espere que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mere, et de l'autre les boutons pour la fille : chacune aura ce qui lui ressemble. Quoiqu'en vérité, quand vous êtes auprès l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux sœurs, et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUCETTE.

Ma mere, entendez-vous?

MATHURINE.

Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment, et vous vous trompez. Je serois bien fâchée d'être sa sœur, car je ne serois plus sa mere; et je ne connois pas dans le monde un nom plus doux ni un plus bel état.

DUVAL.

En ce cas, les roses vous appar-

tiennent. (*Il chante à Mathurine :*)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

(*à Lucette :*)

Ces tendres boutons s'ouvriront
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

LUCETTE.

Eh bien! ma mere, a-t-il de l'esprit?

DUVAL.

A propos, madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avoit trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Arlequin, un paysan de ce village, une espece d'imbécille, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, et vous répond de le gagner.

MATHURINE.

Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL.

Cela vaut la peine d'y penser. (*à Lucette.*) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUCETTE.

Non.

DUVAL.

J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan... comment l'appelez-vous donc?..... qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE.

Qui? mon oncle Thomas?

DUVAL.

Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore, que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin, qu'elle est fille unique et fort riche, qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes

si je veux bien..... (*Il s'apperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire :*) Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frere, procureur à Paris, vous servira de tout son cœur. Et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite ; il a ruiné plus de vingt familles avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE.

Oh ! je le crois.

DUVAL.

Je vous conseille de vous en occuper. (*à Lucette.*) J'ai répondu que mon cœur étoit pris ; que je la plaignois de toute mon ame, mais que j'avois déja l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la premiere volée sont malades de mon absence....... (*à Ma-*

thurine.) Que faudra-t-il dire à mon oncle?

MATHURINE.

Vous le remercierez de ma part, et vous lui direz qu'avant toutes choses je serois bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL.

Ecoutez, c'est aujourd'hui dimanche: tout le monde est déja assemblé sur la place pour danser; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE.

Mais vous reviendrez danser après?

DUVAL, *à demi-voix.*

N'en doutez pas. (*haut.*) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs: mais on peut tout arranger, en s'y prenant bien.

MATHURINE.

Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, *à sa mere.*

Comme il est raisonnable! et comme il est poli!

DUVAL.

Eh bien! venez-vous sur la place? je suis sûr que tout le monde vous desire. (*Il chante.*)

ALLONS danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déja les chalumeaux.

A tous les jeux que l'on apprête
Vous seule donnez des appas;
Si l'on ne vous y voyoit pas,
Dimanche ne seroit point fête.

LUCETTE, *à Mathurine.*

Comme il est aimable! Oh! ma mere, me voilà décidée; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son

parti. (*Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont en chantant :*)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déja les chalumeaux.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

MATHURINE, *seule.*

Tout est perdu, ma fille aime Duval; et ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulois me servir un moment de mon autorité de mere, je suis bien sûre que Lucette obéiroit. Obéir! ce mot-là tue tout. D'ailleurs c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort; je ferai haïr Arlequin en ordonnant qu'il soit aimé. Ah! Lucette, Lucette, je ne

veux que te rendre heureuse; et, pour y parvenir, il faut que je ruse avec toi. Hélas! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfants! A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent; ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus, leur mere en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands; passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mere que quand ils ont à l'affliger. Je sais tout cela, je me le répete souvent, et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage: puisque nous les aimons tant, il faut cependant bien que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin; il me fait pitié.

SCENE V.

MATHURINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *pleurant*.

Ah! mon dieu! mon dieu! que je suis à plaindre!

MATHURINE.

Qu'as-tu donc, mon ami? tu pleures.

ARLEQUIN.

Sans doute, je pleure; et je n'en ai que trop sujet.

MATHURINE.

Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Vous savez bien, ce sansonnet que j'élevois depuis plus d'un an, et qui disoit si bien: J'aime Lucette, J'aime Lucette.....

MATHURINE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Eh bien! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'étoit le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi, quand le sansonnet lui diroit: J'aime Lucette. En conséquence, je l'ai tiré de sa cage, je lui ai attaché à la patte le plus beau ruban de ma mere, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre fille..... Ah! mon dieu! mon dieu! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance.

(*Il pleure.*)

MATHURINE.

Eh bien! as-tu vu ma fille?

ARLEQUIN.

Sûrement, je l'ai vue, je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en alloit à la danse. Pardi! ils chantoient tous deux comme deux rossignols; cela m'a

fait un peu de peine: mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'étois perdu.

MATHURINE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille?

ARLEQUIN.

Ce qu'elle m'a dit? je le sais bien ce qu'elle m'a dit, et je m'en souviendrai long-temps.

MATHURINE.

Mais, si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

ARLEQUIN.

Elle m'a dit qu'elle n'aimoit point tous ces animaux-là qui disoient toujours la même chose. Ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet pouvez vous aller promener, je vous donne la clef des champs. En disant

ces paroles, elle a lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant: J'aime Lucette, J'aime Lucette.

MATHURINE.

Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQUIN.

Moi, je n'ai pas pu m'envoler; je suis resté pétrifié: et, malgré cela, mon cœur disoit toujours comme le sansonnet, J'aime Lucette.

MATHURINE.

C'est ce malheureux Duval qui a sûrement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQUIN.

Oh! madame Mathurine, tout est fini: ce dernier trait me fait voir clair; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti, et il est pris.

MATHURINE.

Je n'ose te donner beaucoup d'es-

pérance, il ne m'en reste guere à moi-même. Cependant...

ARLEQUIN.

Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant* : mon parti est pris, madame Mathurine, mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimoit plus, il s'en est allé tout de suite : le sansonnet a eu raison.

MATHURINE.

Ecoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution est difficile, je risque même beaucoup à l'entreprendre; mais, s'il me réussit, avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQUIN.

Excepté moi.

MATHURINE.

Le serions-nous sans toi, nigaud? Mais n'est-ce pas Duval qui vient là-bas?

ARLEQUIN.

Eh! mon dieu oui; cette figure-là me poursuit toujours.

MATHURINE.

Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piege où j'espere qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mere.

ARLEQUIN.

Oh! je n'attends plus, je suis décidé. Mais je vous reverrai madame Mathurine, je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je reviendrai vous dire adieu.

(Il sort.)

SCENE VI.

MATHURINE, *seule.*

Voici Duval; il doit être bien difficile de le tromper : puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin!

SCENE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, monsieur Duval! je ne vous attendois plus.

DUVAL.

J'avois à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile; vous m'avez promis de causer avec moi:

voilà deux motifs bien puissants pour me rappeler près de vous.

MATHURINE.

Oui ; mais vous étiez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUVAL.

Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette, il est permis de tout oublier ; elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE.

Ah ! monsieur Duval, vous lui voulez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrois réclamer les biens de la famille d'Arlequin?

DUVAL.

Le voici, madame. (*Elle veut le prendre, Duval s'y oppose.*) Mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon oncle sera

chargé du procès. Telle est sa volonté que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle se feroit un plaisir de vous le céder.

MATHURINE.

On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi; c'est à moi seule qu'il appartient; il ne pourroit servir à ma fille que dans le cas où je la ferois mon héritière en la mariant.

DUVAL.

Cela va sans dire; mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connoît trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette, que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira, et qu'enfin

vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire une dot.

MATHURINE.

Il est certain que, sans moi, ma fille n'auroit pas grand'chose. Son pere étoit pauvre quand je l'épousai; je fis sa fortune. Plaisir bien doux, monsieur Duval, plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand, sans doute, que la richesse puisse donner!

DUVAL.

Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine, vous le retrouverez quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette: Mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime; c'est son métier: mais tu es pauvre, et je te donne toute ma fortune; voilà le mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre

argent; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnoissance. Ah! quel moment, madame Mathurine, quelle satisfaction pour monsieur votre gendre et pour vous! Tenez, moi, je suis né très sensible, et mon cœur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela, et je sens la joie... les transports.... le plaisir.... Oh! c'est un beau moment, madame Mathurine!

MATHURINE.

J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans; j'ai un cœur tout comme une autre : il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise; il est encore possible que je plaise à quelqu'un. N'est-il pas vrai, monsieur Duval? on a vu des choses plus extraordinaires.

DUVAL.

Pour cela, madame, ce ne seroit point du tout singulier.

MATHURINE.

Eh bien, si, après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettois d'un autre le reste de ma fortune qui est quatre fois plus considérable, et, par-là-dessus, le titre que vous tenez; et que je vinsse avec cette dot trouver un aimable garçon comme vous, je suppose; il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition; et que je vous disse: Mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous épouse, c'est le mien; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots, je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats; c'est une supposition, comme vous entendez bien; mais vous conviendrez que dans cette supposition-là je jouirois bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnoissance de

celui que j'enrichirois. Ah! quel moment, monsieur Duval, quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible, et mon cœur tressaille un peu à cette idée; il me semble que j'y suis..... et je sens... en vérité... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUVAL.

Oui, oui, madame Mathurine, et plus joli encore pour celui qui le passeroit avec vous, que pour vous-même.

MATHURINE.

Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille; car, si je m'occupe jamais de la supposition que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangements sont pris là-dessus: l'argent qui lui revient est prêt; j'y ajouterai même

quelque chose, parcequ'une mere est toujours obligée de faire plus que son devoir : on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL.

Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénetre jusqu'à mon ame. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour?

MATHURINE.

Oh! vous sentez bien que je n'irai pas raconter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourroit m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parceque l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidele de mademoiselle Lucette. Al-

lons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, et que vous l'adorez. Eh bien, tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête, le mariage se fera quand vous voudrez.

DUVAL.

Mais, madame Mathurine, qui vous dit un mot de cela? Voulez-vous me faire la grace de m'entendre un moment, et de me croire?

MATHURINE.

Vous croire, c'est bien fort. Mais, voyons, dépêchez-vous.

DUVAL.

Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrois être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici; et ce motif, que peut-il être sinon l'amour?

MATHURINE.

Et je le sais, monsieur, je le sais; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUVAL.

Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire : mais daignez l'apprendre aujourd'hui puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans à-peu-près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze : un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents bien blanches et bien rangées, l'air de la franchise et de la gaieté; avec tous ces charmes, un caractere d'or, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête : mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans figure, sans esprit, sans aucun de ces agréments qui compensent le défaut de fortune?

Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avoit inspiré. Peu de jours après je rencontre une jeune fille qui lui ressembloit à s'y méprendre; cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village; je la distingue, je lui marque des attentions; elle accepte mon hommage; et moi, n'osant porter mes vœux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATHURINE.

Monsieur Duval, il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, sur-tout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la desiroit; mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut, et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUVAL.

Dites un mot, un seul mot, et vous verrez...

MATHURINE.

Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez, monsieur Duval : vous m'avez raconté l'histoire de vos amours, il faut que je vous raconte la mienne. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisoit la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressembloit aussi. Je lui fis entendre que je n'aimois point ces distractions; et j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçoit qu'il ne l'avoit jamais aimée, et que tout son cœur étoit à moi.

DUVAL.

Quel fut le prix de ce sacrifice?

MATHURINE.

Ma main.

DUVAL.

Vous lui signâtes, sans doute, en même temps qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain?

MATHURINE.

Le jour même.

DUVAL.

Avez-vous une plume et de l'encre chez vous?

MATHURINE.

Tout ce qu'il faut.

DUVAL.

Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATHURINE.

De tout mon cœur, monsieur Duval: eh! que ne parlez-vous? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

SCENE VII.

DUVAL.

Avant tout il faut vous plaire & vous adorer à jamais.

(Ils entrent dans la maison.)

SCENE VIII.

LUCETTE, *seule.*

Duval est avec ma mere; sans doute, il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable, mais son cœur ne vaut pas son esprit: il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'étoit pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre: ce souvenir fait couler les miennes. Ah! qu'on est malheureux, quand on a fait quelque chose de mal! on y pense toute la journée.... C'est

ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimois Arlequin, il n'exigeoit jamais rien qui pût me donner du chagrin. Je ne sais que faire; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mere, je lui dirai tout; cela me soulagera.

SCENE IX.

LUCETTE; ARLEQUIN, *en habit de dragon, avec le casque et le sabre.*

LUCETTE.

Mais que vois-je? c'est Arlequin. Oui, c'est lui. Je ne me trompe pas. Et comment...

ARLEQUIN, *se retirant.*

Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est madame votre mere que je cherchois.

LUCETTE.

Arlequin, arrêtez, répondez-moi. Que veut dire cet habit? que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN.

Ne tremblez pas, mademoiselle, ne tremblez pas, je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne que la mienne.

LUCETTE.

Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? vous êtes-vous engagé?

ARLEQUIN.

Engagé! je l'étois avec vous; c'étoit tout mon bonheur, c'étoit toute ma joie... Vous m'avez donné mon congé, vous m'avez cassé avec iguominie: j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE.

Est-il possible que vous ayez fait

cette folie? est-il possible.....?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine: ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort, on ne souffre plus. Mais quand on engage son cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que soi-même; et qu'après l'avoir accepté, elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connoît les plus sensibles, mademoiselle, cela fait plus de mal que de mourir; et cela fait mal bien plus long-temps.

LUCETTE.

Et que dira votre mere? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant vous l'abandonnez aussi?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon cœur, et que vous m'avez dit: Va-t'en. Quant à ma mere, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais madame Mathurine la consolera, prendra soin d'elle pendant mon absence. Je venois l'en prier, je venois lui demander de remplir ma place auprès de ma mere. Ce n'étoit pas vous que je cherchois, mademoiselle; je voulois partir sans vous voir.

LUCETTE.

Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Il le faut bien: le capitaine m'a dit que le général étoit à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendoit plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUCETTE.

Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQUIN.

Oh! je le sais bien que l'on m'a trompé, mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus long-temps : je vous le répete encore, ce n'est pas vous que je cherchois; c'est madame Mathurine, votre mere, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUCETTE.

Elle est en affaire. (*Arlequin s'en va.*) Vous me quittez donc?

ARLEQUIN *s'arrête.*

Je tâche de m'en aller, mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE.

Arlequin....

ARLEQUIN.

Eh bien? (*Il revient.*)

LUCETTE.

Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUCETTE.

N'en parlons plus; puisque votre parti est pris.... (*Elle pleure.*) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mere.

ARLEQUIN, *refusant de le montrer.*

Oh! ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est rien.

LUCETTE.

Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQUIN.

Vous le verrez quelque jour : ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE.

Je vous en prie.

ARLEQUIN.

Vous me priez! vous me priez de quelque chose! vous! Voici donc encore un petit moment de bonheur!

LUCETTE.

Laissez-moi lire. (*Elle prend le papier, et lit:*) « MON TESTAMENT ». Comment! votre testament?

ARLEQUIN.

Sans doute: puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

LUCETTE *lit.*

« COMME ainsi soit que dès que
« l'on n'est plus aimé dans ce monde,
« on n'a rien de mieux à faire que d'en
« sortir, j'ai pris mon parti de profi-
« ter des bontés d'un capitaine qui
« veut bien m'envoyer à la bataille.
« J'espère qu'aussitôt que j'y serai
« arrivé, mon affaire sera finie le plus
« promptement possible; et c'est
« alors que je prie madame Mathu-

« rine, mere de mademoiselle Lu-
« cette, de vouloir bien être mon exé-
« cutrice testamentaire.

« D'abord, je demande pardon à
« ma mere de m'être fait tuer sans
« sa permission : mais comme c'est le
« premier chagrin que je lui ai don-
« né, j'espere qu'elle me le pardon-
« nera pour cette fois ; l'assurant bien,
« du fond de mon ame, que jamais il
« ne m'arrivera plus de rien faire qui
« lui déplaise, et que je ne regrette de
« ce monde que le bonheur et le plai-
« sir de l'aimer.

« Je donne et legue à mademoiselle
« Lucette tout le bien paternel dont
« je peux disposer sans mettre ma
« mere mal à son aise ; lui pardonnant
« ma mort et tout ce qu'elle m'a fait
« souffrir, et desirant de toute mon
« ame qu'elle soit heureuse avec celui
« qu'elle m'a préféré. Je mets pour-

« tant la condition à ce legs, que le « premier garçon de mademoiselle « Lucette sera nommé Arlequin, et « qu'elle pensera quelquefois à moi « en aimant et en caressant Arlequin, « ce qui m'empêchera de m'ennuyer « dans l'autre monde.

« Je donne encore et legue une pe- « tite pension alimentaire au petit « chien Aza, que j'ai donné à made- « moiselle Lucette; sentant fort bien « que ce petit chien ne sera plus aimé « de sa maîtresse, quand elle aura « épousé mon rival, et ne voulant pas « que ce bon petit chien, qui a été « mon camarade, meure de faim pour « avoir déplu comme moi.

« Voilà à quoi se réduisent toutes « mes volontés : c'est la premiere et « la derniere fois que j'en ai d'autres « que celles de mademoiselle Lucette.

« Signé Arlequin. »

(*Arlequin veut reprendre le testament, Lucette le retient.*)

Arlequin, gardez votre bien : mais laissez-moi cet écrit : il ne me quittera jamais; je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

ARLEQUIN.

Vos larmes! Quoi! vous pleurez! Et de quoi pleurez-vous? Que vous est-il arrivé, mademoiselle Lucette? Ah! parlez, contez-moi vos peines : j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval, mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUCETTE.

Mon ami...

ARLEQUIN.

Oui, je le suis votre ami, je le suis toujours, je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié; c'est un bien grand malheur pour moi : mais

ce qui l'a un peu soulagé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous chagrine?

LUCETTE.

Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnoître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égarée : mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur vous a toujours aimé, Arlequin; soyez-en bien sûr : et cet amour si vrai...

ARLEQUIN.

Que dites-vous donc, Lucette? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez! vous m'aimeriez encore! Hélas! mon dieu! votre changement a pensé me faire mourir de douleur, votre retour me feroit mourir de joie. Je n'ai pas besoin d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE.

Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé, je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu; je te le dis, je te le répete, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espere plus de pardon, où je ne me flatte plus...

ARLEQUIN.

De pardon! Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Quoi! j'allois mourir, tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grace.

LUCETTE.

Quoi! tu daignerois...!

ARLEQUIN.

Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuser, toute perfide, tout infidele que tu étois, je n'ai jamais pu te haïr. Tu l'aurois été cent fois davantage, que je t'aurois toujours chérie; il dépendoit de toi, mon amie,

de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE *lui tend la main.*

Faisons donc la paix, veux-tu?

ARLEQUIN.

De toute mon ame. Mais vous ne danserez plus avec M. Duval?

LUCETTE.

Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre?

ARLEQUIN.

Ah! dame! c'est difficile à arranger à cause de ce général qui m'attend. Mais écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours sa bataille, parceque j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi; et s'il lui falloit absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place M. Duval. Ma mere arrangera tout cela avec le capitaine, qui est un bon homme.

LUCETTE.

Et le sansonnet?

ARLEQUIN.

Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE.

Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse, et je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

SCENE X.

ARLEQUIN, LUCETTE,

UN VALET DE FERME.

LE VALET, *une lettre à la main.*

MADEMOISELLE, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE.

Je n'en ai que faire; vous pouvez le lui reporter.

LE VALET.

Oh! je m'en garderai bien, M. Duval me gronderoit; il m'a dit de vous le donner, le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval: à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous feroit enrager tout à son aise.

ARLEQUIN.

Que parles-tu de gendre de madame Mathurine?

LE VALET.

Je dis ce qui est vrai, que M. Duval va épouser mademoiselle Lucette.

ARLEQUIN.

M. Duval va épouser Lucette! qui t'a dit cela?

LE VALET.

Je le sais bien peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher M. le tabel-

lion pour le contrat de mariage, et d'amener en même temps les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise : si elle m'avoit consulté, je lui aurois dit de vous donner plutôt sa fille ; car en vérité, quoique vous soyez un petit peu innocent, je vous aimerois cent fois mieux pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à babiller, vous avez votre lettre, bon-soir. Dieu vous maintienne en joie!

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, LUCETTE.

ARLEQUIN.

Comment! vous me promettez de ne plus danser avec M. Duval, et vous allez vous marier avec lui!

LUCETTE.

Mon ami, je te réponds, je te jure que je l'ignore; que ma mere ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir.

ARLEQUIN.

Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours : voilà pourquoi ce seroit bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre; que je ne vous gêne pas.

LUCETTE.

Non, mon ami, c'est à toi de la lire, c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Point du tout; elle n'est pas pour moi...

LUCETTE.

Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maître de mon cœur: prends cette lettre, lis, et ne te fâche

pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore, il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour; pardonne-le lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'aï de plaisir à te la sacrifier.

ARLEQUIN.

Allons, voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine; je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrois penser et dire tout seul. Mais allons, il faut s'y résoudre, quand ce ne seroit que pour m'instruire, et voir un peu avec quelles douceurs M. Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles. (*Il ouvre et lit:*)

« MADEMOISELLE,

« J'ai été poli et galant avec vous « comme je le suis avec toutes les

« femmes, et vous avez pris cette ga-
« lanterie pour de l'amour. J'en suis
« d'autant plus fâché, que vous m'a-
« vez offert votre cœur et qu'il m'est
« impossible de l'accepter, puisque
« le mien est tout entier à celle à qui
« je vais m'unir. DUVAL. »

LUCETTE, *riant.*

C'est toi qui t'amuses à faire cette lettre-là.

ARLEQUIN.

Moi? je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences. Je lis ce qu'il y a.

LUCETTE *prend la lettre.*

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Voyez vous-même.

LUCETTE, *après avoir lu.*

Ah! le traître! Mon ami, ne m'accable pas; je n'avois pas encore reçu cette lettre, je ne m'attendois pas à

la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit...

ARLEQUIN.

Ne parlons plus de rien, Lucette: si ta faute n'avoit pas été punie, j'aurois pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager; mais, après cette lettre-ci, je mériterois que tu m'oubliasses tout-à-fait si je pouvois m'en souvenir un seul moment. (*Il déchire la lettre.*) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté, sont revenus dans mon cœur.

LUCETTE.

Ah, mon cher Arlequin! combien je sens ton procédé!

ARLEQUIN.

Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande, et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mere ou moi...

Mais voici madame Mathurine avec M. le tabellion, et.... toujours ce monsieur.

SCENE XII.

LUCETTE, ARLEQUIN, MATHURINE, DUVAL, LE TABELLION.

MATHURINE.

Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. M. le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc: c'est à toi, comme de raison, à le remplir; vois si tu veux du temps pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUCETTE.

Grace au ciel, ma mere, je n'ai pas besoin de réflexions pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. (*Au tabellion :*) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, entendez-vous? et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION.

Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de noces?

ARLEQUIN.

Non, non, c'est mon habit de la veille.

MATHURINE.

Ta mere sort de chez moi; elle savoit déja la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQUIN.

Elle a raison, ma mere, car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le colonel. Je sais ce que c'est que la subordination.

MATHURINE.

Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvois ruiner ta bonne mere et toi-même. Tant que tu le saurois dans mes mains, tu te croirois obligé de m'aimer, pour que je n'en fisse pas usage. Il faut que tu m'aimes, comme tu le disois tantôt, seulement pour ton plaisir : tiens, voilà ton titre. (*Elle le déchire.*)

DUVAL.

Ah, madame!

MATHURINE.

Un moment. Sais-tu ce qu'il m'en a coûté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mere, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avoit jamais aimée? une promesse de ma-

riage, qu'il faudra bien tenir, si monsieur l'exige, après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par-dessus la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possede dans le monde, tout ce que je pourrai jamais posséder; que je me remets entièrement à sa disposition : et expliquez cela de maniere qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est clair qu'elle a tout mon cœur.

LUCETTE.

Ah, ma mere!

MATHURINE.

Laissez-moi parler. A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais notre fortune dépendra de mademoiselle Lucette; c'est à elle à me faire une dot pour

me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions: voilà ma mere.

DUVAL.

Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie-là m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En vous épousant nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contents: il n'y a pas de comparaison. Et, d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE.

Vous devinez notre avis.

ARLEQUIN *le rappelle.*

Monsieur, monsieur!

DUVAL.

Quoi?

ARLEQUIN.

Comme vous avez beaucoup d'es-

prit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? je vous serois bien obligé.

MATHURINE, *à Arlequin.*

Allons, mon ami, allons faire la noce chez ta mere; je veux lui porter un bouquet et en recevoir un de sa main : le jour du bonheur des enfants est la fête des bonnes meres.

FIN.

LES JUMEAUX
DE
BERGAME,

COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, le mardi 6 août 1782.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

NÉRINE.

La scene est à Paris, dans une place publique, où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

LES JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Je te suivrai par-tout.

ARLEQUIN.

Comme il vous plaira ; la rue est libre.

NÉRINE.

Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN.

Vous ne saurez rien ; car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE.

Mais dis-moi, je t'en supplie....

ARLEQUIN.

Quoi?

NÉRINE.

Tu es bien sûr que je t'aime.

ARLEQUIN.

Oui.

NÉRINE.

Et toi, m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Non.

NÉRINE, *en colere.*

Et tu penses, perfide...?

ARLEQUIN.

Un moment, mademoiselle Nérine : êtes-vous capable de m'écouter une minute de sang froid?

NÉRINE.

Oui, oui; parle, parle : je t'écoute;

je suis curieuse de savoir comment tu pourras t'excuser de cette indifférence, de cette froideur qui fait le malheur de ma vie; comment tu pourras me persuader... Mais parle donc; je t'écoute tranquillement.

ARLEQUIN.

Je le vois bien, mais votre tranquillité me fait peur.

NÉRINE.

Allons, explique-toi, justifie-toi; parle-moi donc.

ARLEQUIN.

Soyez juste, mademoiselle Nérine; vous savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour; d'après cela...

NÉRINE, *très vivement.*

Tu ne m'en as jamais parlé, scélérat! tu ne m'en as jamais parlé! Te souvient-il des premiers temps que tu étois dans la maison? Comme tu volois au devant de ce qui pouvoit me plaire! comme tu t'empressois de faire

tout l'ouvrage, que je devois partager! Tu ne m'abordois jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre plus heureuse m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien: non, traître, non, perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris: et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr comme je m'occupois de t'aimer.

ARLEQUIN.

Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉRINE.

Mais parle donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

ARLEQUIN.

Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

NÉRINE.

Après, après, après.

ARLEQUIN.

En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute: vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurois dit: Mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu.

NÉRINE.

Comment! que veux-tu dire? Et tu crois....

ARLEQUIN.

Continuons à causer paisiblement.

Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimois avant de vous connoître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi; pourquoi m'aimez-vous?

NÉRINE, *dans la derniere fureur.*

Eh bien! puisque tu le veux, puisque tu le desires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui, je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où je serai. Perfide! je te prouverai que tu ne méritois pas une femme comme moi. Et ne t'imagine pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins: non, non; je saurai me venger. (*Elle lui fait faire le tour du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux, j'allumerai

ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre, je ferai de votre ménage un enfer; et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CETTE femme-là a une maniere de s'attendrir à laquelle je ne peux pas m'accoutumer; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah! que Rosette est différente! Quand je suis près d'elle, je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je dois l'épouser demain: eh bien! malgré notre mariage, je sens que j'aurai

toujours cette frayeur-là. Mais la voici. (*Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.*)

SCENE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROSETTE.

Bon jour, mon ami; je t'attendois avec impatience. Jamais je ne me suis tant ennuyée qu'aujourd'hui; c'est sans doute parceque je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQUIN.

Je suis comme toi, ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes les minutes, il ne sonne que toutes les heures; et quand nous sommes en-

semble ; ce drôle-là sonne les heures à toutes les minutes.

ROSETTE.

J'espere que notre mariage ne réglera pas cet horloge.

ARLEQUIN.

Que tiens-tu là ? Voyons, montre vîte ; je suis pressé. Pour qui cela ?

ROSETTE.

C'est pour toi ; car c'est moi.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.*

Comment ! Oui, c'est toi. Tu es là, (*Il montre le portrait*) ; tu es là, (*il montre Rosette*) ; tu es ici, (*il montre son cœur*) : tu es par-tout. Je ne m'étonne plus si je te vois par-tout.

ROSETTE.

Mon ami, depuis long-temps je t'ai donné mon cœur ; aujourd'hui voilà mon portrait ; et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.*

Qu'il est joli ! C'est un peintre qui

a fait cela, ma bonne amie; j'en suis fâché: il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (*Il le baise.*) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

ROSETTE.

Rends-moi ce portrait, mon ami; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment: si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras tout de suite.

ARLEQUIN *lui rend le portrait.*

Non; il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble: il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre

domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans vouloir me payer mes gages.

ROSETTE.

Sois tranquille; je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colere de mon maître, c'est que je comptois lui donner à ma place mon frere jumeau qui est en Italie. Je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROSETTE.

Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiete pas.

ARLEQUIN.

Oh! je suis bien sûr que mon frere

te plaira. Il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurois fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROSETTE.

Oh! que non, mon ami! celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQUIN.

A propos; sûrement il m'attend: il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie. Tâche de faire dépêcher ce peintre. (*Il s'en va.*)

ROSETTE.

Oui, oui; adieu.

ARLEQUIN *revient.*

Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

ROSETTE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN.

Oh ! je m'en vais : adieu. (*Il revient.*) Ma bonne amie, vous ne savez pas; j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourois, cela romproit-il notre mariage ?

ROSETTE.

Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content ?

ARLEQUIN.

Oh ! c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, cela me suffit.

ROSETTE.

Mais veux-tu bien partir ?

ARLEQUIN.

Me voilà parti; adieu, ma chere Rosette. (*Il lui baise la main, et ôte son chapeau au portrait, en disant :*) Adieu, monsieur mon ami.

SCENE IV.

ROSETTE, *seule.*

COMME il m'aime ! Comme je suis heureuse ! Allons vîte faire achever ce portrait ; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime. (*Rosette sort ; et l'on entend derriere la scene Arlequin cadet chanter : on le voit paroître avec une guitare sur le dos.*)

SCENE V.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

(*Il chante.*)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misere;
Pour la rendre plus légere
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien:
Ma gaîté, voilà ma fortune;
Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance;
Tantôt du mal, tantôt du bien;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frere soit fou ; il m'écrit à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déja demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique ; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh ! je rirai aussi, moi, mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage ; peut-être ferai-je fortune ici : je montrerai l'italien, je sais jouer de la guitare ; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai oui dire qu'en France on préfere toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays : je suis étranger ; je ferai for-

tune. En attendant, je voudrois bien trouver mon frere. Il me vient une idée : je vais frapper à toutes les portes que je verrai ; je finirai sûrement par trouver mon frere. Voyons, commençons par celle-ci. (*Il frappe à la porte de Rosette ; Rosette vient derriere lui.*)

SCENE VI.

ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

Ne frappe pas si fort ; tiens, voilà mon portrait, il est achevé. (*Elle lui donne la boîte.*) Je n'ai pas le temps de causer avec toi ; la nuit vient, il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures ; notre mariage sera pour neuf. Adieu, mon

ami : d'ici là, pense toujours à Rosette. (*Elle rentre, et laisse Arlequin cadet stupéfait, avec la boîte à la main.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

On m'avoit bien dit que les demoiselles de Paris étoient fort prévenantes; mais, par ma foi, je n'aurois jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie, mademoiselle Rosette! Mais cette boîte me semble bien lourde..... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or! Elle est charmante, mademoiselle Rosette! La fortune ne m'a pas fait attendre longtemps dans ce pays-ci. A peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent. (*Il compte les louis d'or.*) Un, deux, trois, cinq..... Plus j'y pense,

plus je la trouve aimable; dix, neuf, sept..... Oh! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive, et vient doucement derriere Arlequin cadet, en l'écoutant parler: celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ARLEQUIN CADET.

Oui, charmante Rosette, de toute mon ame je vous épouserai demain; je vous aimerai, qui plus est : vous avez des manieres si séduisantes, que jamais...... (*Nérine lui arrache la boîte avec fureur.*)

NÉRINE.

Enfin je te connois, monstre!

ARLEQUIN CADET.

Bon!

NÉRINE.

Je connois ma rivale. C'est donc Rosette que tu me préferes? c'est Rosette que tu épouses demain?

ARLEQUIN CADET, *à part.*

Tenez! l'on sait déja mon mariage. (*haut.*) Oui, mademoiselle: est-ce une raison pour me prendre mon bien?

NÉRINE.

Ton bien, ton bien, scélérat!..... Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide! ton bien étoit le cœur de Nérine, qui t'adoroit, qui n'aimoit que toi, dont la félicité dépendoit de toi seul: ingrat! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir! Rien ne m'arrête plus; il est temps de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge, et le secoue rudement.*) Il est temps d'étouffer le sentiment qui m'a

retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

Eh bien! elle emporte la boîte... Oh eh, mademoiselle! oh eh, rendez au moins les louis d'or! Elle ne m'écoute pas : courons après, et tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(*Il sort. Arlequin arrive du côté opposé.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *seul.*

GRACE au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obéir qu'à ma chere Rosette. Ah! que c'est différent d'avoir un maître ou une maîtresse! Cela ne devroit pas s'appeler de même..... Frappons à sa porte.

(*Il frappe.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE.

Qui est là?

ARLEQUIN.

C'est moi.

ROSETTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Belle demande! le portrait.

ROSETTE.

Quel portrait?

ARLEQUIN.

Comment, quel portrait! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde?

ROSETTE.

Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN.

Je l'ai dans ma poche! et qui l'y auroit mis? (*Il se fouille.*)

ROSETTE.

C'est toi; je te l'ai donné il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Tu me l'as donné?

ROSETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

A moi?

ROSETTE.

A toi-même : l'as-tu déja oublié?

ARLEQUIN.

Ecoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort; car il est impossible que vous n'ayez pas raison : mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre; faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

ROSETTE.

Très volontiers ; ce ne sera pas pour long-temps, car voilà la nuit.

(*Elle descend.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Que veut-elle dire ? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qu'un lievre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE.

Eh bien ! me voilà : que veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux mon portrait : vous me l'avez promis ; il faut tenir sa parole.

ROSETTE.

Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien...

ARLEQUIN.

Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie ; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux

tout de bon, ce n'est pas pour rire, mademoiselle.

ROSETTE.

Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

ARLEQUIN.

Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné : vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

ROSETTE.

Arlequin...

ARLEQUIN.

Après?

ROSETTE.

Avez-vous envie de me fâcher?

ARLEQUIN.

Comment pourrois-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

ROSETTE.

Eh bien! mon ami, finissons; songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y auroit de querelle dans notre ménage; voudrois-tu manquer à ta promesse dès la veille? Je ne l'ai pas mérité; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire; tu desirois mon portrait, je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le : n'en parlons plus, et je te souhaite le bon soir.

(Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.)

ARLEQUIN.

Ma bonne amie.

ROSETTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous

devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait.

ROSETTE.

Ici, il n'y a pas un quart d'heure: je revenois de chez le peintre, je t'ai trouvé frappant à ma porte; je t'ai...

ARLEQUIN.

Moi, je frappois à votre porte?

ROSETTE.

Sans doute. Je t'ai donné la boîte où étoit le portrait; et comme tu m'avois dit que ton maître te refusoit ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédois.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE.

Oui, mon ami: en serois-tu fâché?

ARLEQUIN.

Ni fâché ni bien-aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

ROSETTE.

Ensuite; voilà tout.

ARLEQUIN.

Et tout cela est vrai?

ROSETTE, *émue.*

Comment! si cela est vrai!

ARLEQUIN.

Et où l'ai-je mise cette boîte?

ROSETTE.

Je l'ai laissée dans vos mains. Auriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

ARLEQUIN, *cherchant dans sa poche.*

Oh! non, ma bonne amie: oh! mon dieu, non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier; voilà tout.

ROSETTE, *plus émue.*

Quoi! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQUIN, *cherchant toujours dans ses poches.*

Si fait, si fait, ma bonne amie, je m'en ressouviens à présent, je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance, et (*il soupire*) du portrait que vous m'avez donné : je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

ROSETTE.

En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami; il fait nuit tout-à-fait, je me retire. A demain; tu ne l'oublieras pas, j'espere?

ARLEQUIN.

Non, sans doute; et je vous réponds de ne pas me faire attendre. (*Elle rentre chez elle : il fait nuit tout-à-fait.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourroit fort bien m'escamoter aussi Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici (*il s'assied à la porte de Rosette*); je ne ferme pas l'œil de toute la nuit: je m'en vais garder ma maîtresse, comme j'aurois dû garder son portrait; et nous verrons qui sera le plus fin du diable ou de l'amour.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQUIN CADET, *se croyant seul.*

Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse : elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il faudra coucher dans la rue.

ARLEQUIN, *à part.*

J'entends parler de Rosette.

ARLEQUIN CADET.

J'ai envie d'essayer une petite sérénade, cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience, elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage.

Voyons. (*Il prépare sa guitare.*)

ARLEQUIN, *se levant.*

Que dit-il donc de mariage?

ARLEQUIN CADET.

Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille; sa colere m'auroit gagné le cœur, si elle ne m'avoit pas pris mes louis d'or. Oh! Rosette vaut mieux; elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet: quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit.

(*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQUIN *aiguise sa batte sur la terre.*

J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQUIN CADET *s'assied sur le banc de pierre et chante.*

Daigne écouter l'amant fidele et tendre
Qui vient encor te parler de ses feux;
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant il est moins malheureux.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE, *à voix basse.*

Est-ce toi, mon ami?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Comment! elle lui parle!

ROSETTE.

Je t'écoute avec un plaisir...

ARLEQUIN CADET.

Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, *à part.*

Son portrait!

ARLEQUIN CADET *chante.*

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux jaloux la desirent toujours.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je ne dis rien, mon cher ami; j'écoute.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! la perfide! J'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Tu demandes encore un couplet?

(*Il chante.*)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répete
Le doux serment dont mon cœur est lié?
Regarde-toi, ma charmante Rosette,
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce drôle-là me fera mourir de chagrin; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frere.*) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, *à la fenêtre.*

O ciel! courons à son secours.

SCENE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre.

ROSETTE, *à tâtons.*

Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé? Parle vîte.

ARLEQUIN.

Oui, oui, je suis blessé, et cruellement blessé. La voilà donc, cette Rosette dont j'étois si sûr ! La veille de son mariage, elle trahit son mari.... Allez, je vous connois à présent, et je ne vous aime plus. Oh ! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là, mais je vous le dirai cent fois pour mourir plus vîte ; je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE.

Je te supplie de me répondre. Que peux-tu donc me reprocher ?

ARLEQUIN.

Ah ! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore, que l'on fait des reproches ; et je n'ai rien à vous reprocher. Adieu. (*Il s'éloigne ; dans le moment Nérine paroît.*)

SCENE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

J'ENTENDS la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, *qui a seule entendu ces derniers mots.*

Mais que parles-tu de perfidie ? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi. (*Ici Arlequin cadet, qui s'étoit enfui, arrive ; et entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.*)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il prend pour Rosette.*

Me voici : puis-je te parler?

ARLEQUIN, *qui prend la voix de son frere pour celle de Rosette.*

Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROSETTE.

Je suis au désespoir.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.*

Pourquoi cela, ma chere Rosette?

NÉRINE, *à part.*

J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.*

Tu es trop bonne d'être en colere : ce

qui m'est arrivé n'est rien : ils étoient cinq ou six contre moi ; sans cela, je les aurois frottés d'importance.

ROSETTE, *qui l'entend.*

Mais, où es-tu donc ?

ARLEQUIN CADET.

Je suis ici.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui est-ce donc que j'entends ?

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

C'est moi que tu entends.

ROSETTE *prend sa main.*

Est-ce toi ?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

NÉRINE *le saisit.*

Oh ! je te tiens ; tu ne m'échapperas pas. (*Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.*)

ARLEQUIN, *s'en allant dans la maison de Rosette.*

Tâchons de nous éclaircir.

SCENE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh quoi ! tu me trahissois ?

NÉRINE.

Tu croyois donc me tromper, scélérat !

ARLEQUIN CADET.

Le diable m'emporte si je sais un mot de ce que vous me voulez ! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas ; et vous, esprit, diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort car j'étrangle.

NÉRINE.

Point de grace, perfide !

SCENE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE; ARLEQUIN, *qui apporte de la lumiere.*

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est mon frere de Bergame !

NÉRINE.

Comment ! ils sont deux ! Tant mieux.

ARLEQUIN CADET *court embrasser son frere.*

Ah ! mon cher frere, c'est toi !

(*Ils s'embrassent.*)

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je suis fort aisé de te revoir, quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frere.

ROSETTE.

Quelle ressemblance ! Mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(*Elle prend la main de l'aîné.*)

ARLEQUIN.

Il l'a été cependant; car vous lui avez donné votre portrait.

ARLEQUIN CADET.

Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frere a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivois, mademoiselle Rosette est venue très poliment me donner son portrait et de l'argent : l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étois insensible à votre amour, tandis que j'aurois donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQUIN.

D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien. (*Il montre son frere.*)

NÉRINE.

Vous m'avez appris qu'il faut se connoître avant de s'aimer.

ARLEQUIN CADET.

Voyez mon étourderie ! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous connoissez mon frere ; c'est tout comme si vous me connoissiez : vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet ; et si vous aviez la bonté de m'aimer, je me croirois l'aîné de la famille.

ARLEQUIN.

Allons, mademoisélle Nérine ; il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQUIN CADET.

Eh bien?

NÉRINE.

Eh bien! je vois qu'il faut d'abord lui rendre son portrait, et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQUIN.

Mes amis, nous voilà tous contents; aimons-nous bien: mais si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison; il pourroit arriver des méprises de plus grande conséquence que celle d'aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.*

La foi que vous m'avez promise,
Ne la dois-je qu'à votre erreur?
Trop souvent c'est une méprise,
Lorsque l'on croit être au bonheur.

Dissipez ma frayeur extrême
En me promettant de nouveau
Que vous m'aimerez pour moi-même;
Et non pas comme son jumeau.

NÉRINE.

Eloignez de vaines alarmes,
L'hymen unira nos deux cœurs:
D'un rival vous avez les charmes,
Mais vous n'aurez pas ses rigueurs.
Pour fixer mon ame incertaine,
L'Amour me prête son flambeau;
A l'aimer je perdis ma peine,
Vous ne serez pas son jumeau.

ARLEQUIN, *à Rosette.*

Souviens-toi bien de l'imposture
Qui pensa faire mon malheur:
En amour la moindre piquure
Blesse profondément le cœur.
Si jamais un amant fidele,
Brûlant d'un feu toujours nouveau,
Te jure une ardeur éternelle,
Prends-y garde, c'est mon jumeau.

ROSETTE, *au cadet.*

Mon ami, devenez mon frere,
L'amitié vaut bien les amours;
Et si votre sœur vous est chere,
Je vous reconnoîtrai toujours.

(*à Arlequin.*)

Je devois me laisser surprendre,
L'Amour n'a-t-il pas un bandeau?
Si mon cœur a pu se méprendre,
Ce n'étoit qu'avec ton jumeau.

FIN.

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

A M. GESSNER.

MON MAÎTRE ET MON AMI,

JE desirois depuis long-temps de vous dédier un ouvrage. Pour être sûr qu'il eût un mérite, j'en ai pris le sujet dans les vôtres: j'ai fait un petit drame d'une de vos idylles. Je n'ai pu y mettre votre grace ni votre douceur; mais

que m'importent des défauts que votre indulgence ne verra point? Le public, qui n'est pas bon comme vous, les verra : pour le dédommager, je lui fais relire votre idylle, en la plaçant à la tête de mon petit drame. Elle y gagnera; tant mieux. N'ai-je pas assez gagné, moi, en vous donnant un témoignage de mon respect, en osant vous appeler mon ami? D'ailleurs, puis-je égaler mon maître?

Je suis, avec un attachement égal à mon admiration,

votre très humble et très
obéissant serviteur,
FLORIAN.

MYRTIL ET CHLOÉ,

IDYLLE

DE M. GESSNER.

De grand matin Myrtil, sortant de la cabane, trouva Chloé, sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brilloit sur toutes les fleurs; et à la rosée se mêloient les larmes de la petite Chloé.

MYRTIL.

Chere Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! tu pleures.

CHLOÉ.

Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Myrtil? Mais qui ne pleureroit comme nous? L'as-tu vue, notre mere? dans quelle tristesse elle est plongée! com-

me, avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en détournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MYRTIL.

Je l'ai vue comme toi. Hélas! notre pere... sans doute il est plus mal encore qu'il n'étoit hier.

CHLOÉ.

Ah! mon frere, s'il doit mourir... Comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plaît aux dieux!

MYRTIL.

O ma sœur, comme tout est triste! En vain mon agneau vient me caresser; j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, et cherche à me béqueter les levres et le menton; rien, non rien ne sauroit me rappeler à la joie. O mon pere! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient; ce bon pere, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux et qu'il se mit à pleurer.

MYRTIL.

Oui, Chloé, il m'en souvient. Comme il nous remit à terre! comme il devint pâle! Je ne peux plus vous tenir, mes enfants; je me trouve mal... très mal. A ces mots, il se traîna dans son lit. Depuis ce jour, il est malade.

CHLOÉ.

Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté. Ecoute, mon frere, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, et pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statue de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les dieux sont bons, que les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai,

j'offrirai ces guirlandes au dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau? Eh bien! je veux l'immoler encore au dieu.

MYRTIL.

O ma chere sœur, je veux aller avec toi... Je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; et mon ramier, je veux aussi l'immoler au dieu Pan. . . . . . .

Il courut, et fut bientôt de retour. Alors ils allerent ensemble au pied de la statue. Elle étoit située non loin de là, sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là, s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le dieu des champs:

CHLOÉ.

O Pan! protecteur de nos hameaux, écoute favorablement nos prieres, re-

çois nos foibles offrandes. C'est tout ce que des enfants peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds; si je pouvois atteindre plus haut, j'en voudrois couronner ton front, j'en voudrois ceindre tes épaules. Sauve, ô Pan, sauve notre pere, rends-le à ses pauvres enfants!

MYRTIL.

Je t'apporte ces fruits; ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers: reçois-les favorablement. Je t'aurois sacrifié la plus belle chevre du troupeau; mais elle auroit été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avo r rendu notre pere à nos vœux. Rends, ô dieu secourable, rends la santé au meilleur des peres!

CHLOÉ.

Je vais t'immoler cet oiseau, ô dieu secourable! c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main

pour me demander sa nourriture ; mais je veux, ô Pan, je veux te l'immoler.

MYRTIL.

Et moi, je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse ; mais je veux, ô Pan, je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre pere. Exauce, ô Pan, exauce nos vœux !

Déja leurs petites mains tremblantes saisissoient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre : « Les dieux aiment « à exaucer les vœux de l'innocence : « aimables enfants, n'immolez point « ce qui fait vos délices, votre pere est « rendu à la vie. »

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfants, il alla ce jour même, avec toute sa famille, offrir un sacrifice au dieu. Il vécut comblé de bénédictions, et vit les enfants de ses enfants.

N. B. C'est de cette charmante idylle qu'on a tiré le sujet de la pastorale suivante. Mais, comme il n'est jamais permis de copier, on y a fait plusieurs changements, dont le plus considérable est de n'avoir pas rendu Myrtil et Chloé frere et sœur.

PERSONNAGES.

MYRTIL, berger, âgé de treize ans.

CHLOÉ, bergere du même hameau, âgée de douze ans.

LISIS, prêtre de l'Amour, âgé de quatorze ans.

Un plus jeune PRÊTRE, suivant de Lisis.

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

Le théâtre représente un bocage ; le temple de l'Amour se voit dans le fond. L'aurore commence à paroître. Myrtil et Chloé entrent par les deux côtés opposés. Myrtil porte dans ses mains un nid de tourterelles ; Chloé une houlette garnie de fleurs.

SCENE PREMIERE.

MYRTIL, CHLOÉ.

MYRTIL.

Quoi ! ma bonne amie, vous êtes déja levée ! Eh ! où allez-vous si matin ?

CHLOÉ.

J'allois vous chercher, mon bon ami. Il y a bien long-temps que nous nous sommes quittés hier au soir.

MYRTIL.

Ah! la belle houlette! je ne vous l'avois jamais vue. Qui vous l'a donnée, Chloé?

CHLOÉ.

C'est un secret, Myrtil. Ah! les jolis oiseaux! vous ne m'aviez pas enseigné leur nid. A qui les donnerez-vous, Myrtil?

MYRTIL.

C'est un secret, Chloé.

CHLOÉ.

Vous regardez bien cette houlette!

MYRTIL.

Vous regardez bien ces tourterelles!

CHLOÉ.

Allons, mon ami, je vais tout vous dire.

MYRTIL.

Moi, je ne vous cacherai rien.

CHLOÉ.

C'est pour vous.

MYRTIL.

C'est pour vous.

CHLOÉ.

Depuis plus d'un mois, je travaille en cachette à découper, avec mon couteau, l'écorce de cette houlette. Le bois est bien dur, ma main est bien foible; mais comme je travaillois pour vous, je n'ai jamais voulu que personne m'aidât. Voilà pourquoi, mon ami, l'ouvrage a été si long. Et puis, c'est que j'ai gravé tout au haut de la houlette la premiere lettre de votre nom : c'est la seule que je sache écrire. Hier au soir, tout a été fini; je n'en ai pas dormi de plaisir. Dès que le chant de l'alouette m'a avertie qu'il faisoit jour, je me suis levée, j'ai cueilli des fleurs pour en orner la houlette;

j'allois la poser à la porte de votre cabane, et me cacher parmi les églantiers qui sont tout près. Mais j'ai beau me lever matin, Myrtil est plus matinal; j'ai beau vouloir lui cacher quelque chose, il sait toujours mes secrets aussitôt que moi.

MYRTIL.

Et moi, depuis plus de quinze jours, j'ai découvert ce nid de tourterelles dans le petit bois de la colline. Mais les tourterelles l'avoient placé tout au haut d'un jeune chêne dont la tige étoit trop foible pour me porter. Je ne pouvois pas y monter, je ne pouvois m'aider d'aucun arbre voisin, et je risquois, en pliant le jeune chêne, ou de le casser, ou d'effrayer les tourterelles, ou de faire tomber les petits.

CHLOÉ.

Comment avez-vous donc fait, mon ami?

MYRTIL.

J'ai attaché le bout de ma fronde à la tige du jeune chêne, aussi haut que mes deux mains ont pu atteindre ; ensuite, j'ai noué l'autre bout à la racine d'un arbre voisin ; et chaque jour j'allois resserrer le nœud en raccourcissant le lien ; chaque jour insensiblement le nid s'est approché de moi, sans que l'arbre ait cassé, sans que les tourterelles s'en soient apperçues. Pendant ce temps les petits ont grandi, et mon espérance avec eux. Enfin, ce matin, le nid est arrivé à la hauteur de mon visage, et j'ai vu les deux tourtereaux qui ouvroient le bec, en croyant que j'étois leur mere. J'ai vîte enlevé le nid ; j'allois le poser à la porte de votre cabane, sur ce petit lilas que nous plantâmes ensemble il y a un an. Mais je ne peux jamais réussir à vous surprendre, Chloé ; et comme je vous cher-

che toujours, je vous rencontre partout.

CHLOÉ.

Eh bien, mon ami, faisons tout comme si nos projets avoient réussi. Prenez cette houlette, et donnez-moi vos tourterelles.

(*Myrtil donne les oiseaux, et reçoit la houlette.*)

MYRTIL, *regardant la houlette.*

Ah ! qu'elle est belle, Chloé ! tous les bergers vont me l'envier ; et moi je leur dirai : Vous l'envieriez bien davantage, si vous saviez qui me l'a donnée.

CHLOÉ, *caressant les tourterelles.*

Vos tourterelles sont charmantes, mon ami ; elles sont blanches comme ces lis que vous me donnâtes l'autre jour, et elles sont douces comme vous.

MYRTIL.

Ma bonne amie, promettez-moi que vous les garderez toujours.

CHLOÉ.

Oh! de tout mon cœur! Mais il faut me promettre aussi que vous ne quitterez jamais ma houlette.

MYRTIL.

Ecoutez: voilà le temple de l'Amour; venez y recevoir ma promesse, et me donner la vôtre.

CHLOÉ.

Non, Myrtil, ma mere m'a défendu d'entrer dans ce temple, à moins qu'elle ne m'y conduisît. Je ne veux point désobéir à ma mere.

MYRTIL.

Vous avez raison, Chloé; j'aimerois mieux mourir aussi que de déplaire à mon pere. Mais, sans entrer dans le temple, nous pouvons nous mettre à genoux ici, et nous jurer devant l'Amour, qui nous entendra bien de là-bas, que jamais ces doux présents ne sortiront de nos mains.

CHLOÉ.

Je le veux bien : mais il ne faut pas jurer; nous ne sommes pas assez grands pour cela. Promettons; c'est assez pour que nous soyons tranquilles.

MYRTIL.

A la bonne heure. Ecoutez-moi bien, Chloé; puis vous direz comme moi.

CHLOÉ.

Peut-être.

(Myrtil se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.)

MYRTIL.

Tendre Amour, roi de la nature, (*bas à Chloé.*) mon pere m'a dit qu'il s'appelle ainsi, (*haut.*) rendez Myrtil le plus infortuné des bergers, s'il quitte un seul moment cette belle houlette. Je suis encore trop enfant pour posséder un troupeau, cette houlette est mon seul trésor; quand je serai grand,

mon pere m'a promis douze chevres, cette houlette les conduira; et quand je serai vieux comme mon pere, cette houlette soutiendra mes pas. Ainsi, enfant, jeune, et vieillard, cette houlette sera toujours ce que j'aurai de plus cher.

(*Chloé se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.*)

CHLOÉ.

Amour, dieu qu'il faut craindre, (*bas à Myrtil.*) ma mère me l'a dit ainsi, (*haut.*) faites tomber votre courroux sur la malheureuse Chloé, si je me sépare jamais volontairement de ces deux oiseaux que m'a donnés Myrtil. Je promets d'en avoir soin, comme s'ils étoient à ma mere. Elles sont jeunes, ces tourterelles; je suis jeune aussi: nous vieillirons ensemble, elles en s'aimant toujours, moi en aimant toujours Myrtil.

MYRTIL.

Je vous remercie ; ma chere Chloé. A présent, nous voilà bien sûrs..... Mais je vois venir Lisis, le prêtre de l'Amour. Comme il est triste! il vient sans doute nous annoncer quelque malheur.

SCENE II.

MYRTIL, CHLOÉ, LISIS, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

Oui, mon cher Myrtil, et je pleure moi-même de la triste nouvelle que je viens vous apprendre.

MYRTIL.

Ah! Lisis, vous me faites trembler! Est-ce un malheur qui regarde mon pere? Je crains plus pour lui que pour moi.

LISIS.

Votre pere vient de s'éveiller avec une fievre brûlante. Le mal commence à peine, et il est à son comble. L'infortuné vieillard, affoibli par les années, accablé par la douleur, touche à son dernier moment.

MYRTIL, *pleurant.*

O dieux! ô dieux! mon pere va m'être ravi. Malheureux que je suis! Mon pere souffre, mon pere meurt peut-être; et je ne l'ai pas embrassé!... Lisis, Chloé, priez l'Amour, priez tous les dieux de me rendre le meilleur des peres; priez-les de faire tomber sur moi tous les maux qui le font souffrir... Je ne puis rester avec vous, je vais, je cours servir mon pere.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LISIS, CHLOÉ, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

CHLOÉ.

Ah! Lisis, vous que l'Amour a choisi pour être le ministre de son temple, vous par qui ce dieu puissant nous annonce ses volontés, demandez, obtenez de lui la guérison de Ménalque; obtenez que le plus vertueux de nos bergers vive long-temps encore, pour nous enseigner la vertu.

LISIS.

Est-ce l'amour de la vertu qui vous fait prendre un intérêt si tendre au pere de Myrtil?

CHLOÉ.

C'est le plus juste, c'est le plus doux

des sentiments : la reconnoissance. Vous ignorez ce que je dois au bon Ménalque; vous ignorez que l'été dernier un orage épouvantable détruisit la moisson de ma mere. Le lendemain de cet orage, ma mere alla voir son champ; j'étois avec elle, elle me tenoit par la main. Ma mere regardoit d'un œil fixe tous ces épis couchés sur la terre, brisés, dépouillés par la grêle; elle ne prononçoit pas une plainte, mais de grosses larmes tomboient de ses yeux, et venoient couler le long de mon bras. Je les sens encore, ces larmes. Le vieux Ménalque, le pere de Myrtil, passa par là, en revenant de son champ qui n'avoit pas souffert de l'orage. Il vit ma mere qui pleuroit, il s'approcha d'elle d'un air triste, lui prit la main, qu'il serra en levant les yeux au ciel; puis il me baisa sur le front, et nous dit seulement ces paroles : Revenez ici demain, je vous en

prie, revenez. Nous retournâmes le lendemain, et nous trouvâmes une moisson liée en gerbes, plus belle que la moisson détruite. Le bon Ménalque avoit passé la nuit, aidé de toute sa famille, à porter dans notre champ la moitié des gerbes du sien.

LISIS.

Je reconnois bien là Ménalque.

CHLOÉ.

Jugez si je dois l'aimer! jugez si, depuis ce jour, ma mere et moi nous nous sommes jamais endormies sans bénir le nom de Ménalque! Ah! Lisis, joignez vos vœux aux miens, allez conjurer l'Amour de me rendre mon bienfaiteur.

LISIS.

Des vœux ne suffisent pas, Chloé; les dieux aiment les sacrifices.

CHLOÉ.

Hélas! je n'ai point de victime: ma mere n'a point de troupeau. Si nous

possédions une seule brebis, j'aurois déja couru la chercher.

LISIS.

A qui appartiennent ces deux tourterelles ?

CHLOÉ, *d'une voix tremblante.*

A moi.

LISIS.

Ce sont les oiseaux de l'Amour : quand je veux obtenir quelque grace de ce dieu, j'immole deux tourterelles sur son autel.

CHLOÉ.

Quoi ! vous pensez qu'en sacrifiant ces oiseaux, je pourrois obtenir la santé de Ménalque ?

LISIS.

C'est le plus sûr moyen.

CHLOÉ, *regardant les tourterelles.*

O malheureuses tourterelles ! il vient de vous condamner à la mort. Hélas ! j'avois espéré, j'avois promis de ne jamais me séparer de vous : mais il s'agit

du pere de Myrtil, du bienfaiteur de ma mere ; aucune promesse, aucun sentiment, ne peut banlancer la reconnoissance. Pauvres oiseaux, je vous pleure, mais je ne puis vous sauver.

LISIS.

Eh bien, êtes-vous décidée ?

CHLOÉ.

Oui, sans doute, je le suis.

LISIS.

Le mal presse, ne perdons pas un moment ; venez avec moi immoler ces tourterelles.

CHLOÉ.

Non, Lisis, non ; épargnez-moi ce spectacle ; il est trop affreux pour moi. Voilà mes tourterelles, je vous les livre : tuez-les, puisque leur mort peut sauver Ménalque ; mais permettez-moi de n'être pas présente, permettez-moi d'aller pleurer loin de l'autel.... (*Elle pleure.*) Si vous saviez combien ces oiseaux me sont chers, si vous sa-

viez qui me les a donnés, et la promesse que j'ai faite.... Mais l'Amour le sait, l'Amour lit dans mon cœur; et plus ce sacrifice est douloureux, plus sans doute il doit être utile au pere de mon ami..... Adieu, Lisis, je vous quitte : je ne puis retenir mes larmes, ma douleur troubleroit vos prieres.... Adieu, vous aussi, malheureux oiseaux, vous qui deviez rester toujours... adieu, vous ne souffrirez pas plus que je souffre.

(*Elle baise les tourterelles, les remet à Lisis, et sort.*)

SCENE IV.

LISIS, LE PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

O VERTUEUSE Chloé ! que ta mere doit être heureuse ! combien elle doit

être fiere d'avoir un enfant comme toi ! Mais j'apperçois Myrtil..... (*au prêtre de l'Amour, en lui remettant les oiseaux.*) Allez m'attendre dans le temple, et préparez le feu sur l'autel. (*Le prêtre de l'Amour sort, et emporte les tourterelles.*)

SCENE V.

LISIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Je vous cherchois, Lisis: prenez part à ma joie, j'entrevois un rayon d'espérance. Mon pere, mon pere nous sera peut-être rendu.

LISIS.

Ah ! plût au ciel ! Et par quel prodige?

MYRTIL.

Il n'avoit plus qu'un souffle de vie, quand je suis arrivé près de lui. Mes freres, à genoux autour de son lit, levoient leurs mains au ciel, et pleuroient. Je cours, je m'élance au milieu d'eux, je me jette au cou de mon pere..... Ce bon pere! il s'est ranimé, il a rappelé ses forces pour me serrer contre son cœur: Tu me manquois, m'a-t-il dit en s'efforçant de sourire; j'étois fâché de mourir sans t'avoir dit mon dernier adieu. Je n'ai pu lui répondre, je n'ai pu que le presser en sanglottant. Mais tout-à-coup un dieu sans doute m'a inspiré, je me suis souvenu de vous avoir entendu dire qu'au sommet de la grande montagne habitoit un vieux berger nommé Lamon, qui passe pour avoir appris d'Apollon même l'art de guérir tous les maux.

LISIS.

Je ne sais s'il vit encore.

MYRTIL.

Je me suis arraché des bras de mon pere, j'ai pris ma course; et, sans m'arrêter, j'ai monté la grande montagne. J'ai cherché, j'ai appelé Lamon, j'ai parcouru dans un instant tous les lieux où je pouvois le rencontrer. Je l'ai vu enfin, je l'ai vu assis au pied d'un chêne, occupé d'examiner les simples qu'il avoit cueillis. Je me suis précipité à ses pieds : Sauve mon pere, lui ai-je dit; mon pere va mourir, viens le rendre à la vie. Je te donnerai tout ce que j'aurai jamais. A présent je ne possede rien, mais je serai riche un jour, et tout mon bien t'appartiendra. En parlant ainsi, j'avois saisi sa main, et je l'entraînois vers notre chaumiere. Mon enfant, m'a-t-il répondu en marchant le plus vîte qu'il pouvoit, je n'ai pas besoin

d'acquérir du bien, et mon cœur a besoin d'en faire. J'essaierai de guérir ton pere ; et si mon maître Apollon m'accorde encore ce succès, je ne veux recevoir d'autre don de toi que celui de ta houlette ; c'est la plus belle que j'aie vue : je l'appendrai, en action de graces, à un vieux laurier que j'ai consacré à Apollon.

LISIS.

Lamon est toujours le même : sa piété envers les dieux égale seule sa générosité.

MYRTIL.

Hélás ! en demandant ma houlette, il m'a demandé mon plus cher trésor. C'étoit un don de ma bergere, j'avois juré de mourir plutôt que de m'en séparer. Mais mon serment, et ma houlette, et ma bergere elle-même, ne me sont pas si chers que mon pere. J'ai dévoré mes larmes, j'ai affecté de sourire ; et, quoiqu'il m'eût été plus

doux de donner à Lamon dix ans de ma vie, j'ai remis ma houlette dans ses mains.

LISIS.

Eh bien, Lamon guérira-t-il Ménalque?

MYRTIL.

Il l'a vu, l'a interrogé, l'a examiné long-temps, et a gardé un profond silence. Mes freres et moi nous avions les yeux fixés sur Lamon : notre salut ou notre perte dépendoit du mot qu'il alloit prononcer. Enfin il nous a dit : Espérez, je crois pouvoir guérir votre pere. A cette parole, nous sommes tous tombés à ses genoux, et nous l'avons adoré comme un dieu. Lamon pleuroit; il nous a relevés, nous a fait sortir de la cabane, où il est seul avec mon pere. J'ai profité de ce moment, Lisis, pour venir vous annoncer notre bonheur, pour venir vous demander d'intéresser les dieux au succès.

LISIS.

Oui, je cours les implorer; je vais achever un sacrifice qui vous fera verser des larmes de reconnoissance quand vous saurez qui l'a offert.

(*Il sort.*)

MYRTIL.

Ah! je vous suis, Lisis... Mais voici Chloé, je veux l'instruire de mon bonheur.

SCENE VI.

MYRTIL, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Je sais tout, mon ami, je viens de chez votre pere; j'ai vu Lamon, je lui ai parlé, il espere de plus en plus.

MYRTIL.

Ah! mon amie, ma chere Chloé!

en m'apprenant cette heureuse nouvelle, vous me la rendez encore plus douce.

CHLOÉ.

C'est vous qui avez pensé à Lamon, c'est vous qui avez été le chercher sur la grande montagne. Vos freres pleuroient votre pere; vous, Myrtil, vous l'avez sauvé. Aussi mon cœur fait-il tous ses efforts pour vous aimer davantage; j'ai bien peur qu'il ne le puisse pas.... Mais où est donc votre houlette?

MYRTIL, *les yeux baissés.*

Ma houlette?

CHLOÉ.

Vous l'avez perdue?

MYRTIL.

Non.

CHLOÉ.

Vous l'avez donnée?

MYRTIL.

Oui.

CHLOÉ.

Si tout autre que vous me l'avoit dit, je ne l'aurois pas cru.

MYRTIL.

Ah! quand vous saurez..... Mais, vous-même, qu'avez-vous fait des tourterelles?

CHLOÉ, *tristement.*

Je ne les ai plus.

MYRTIL.

Et que sont-elles devenues?

CHLOÉ, *en soupirant.*

Elles expirent à présent.

MYRTIL.

O ciel! Et quel est le barbare qui a pu donner la mort à de si tendres oiseaux?

CHLOÉ.

C'est moi-même.

MYRTIL.

Vous, Chloé!

CHLOÉ.

Je les ai donnés à Lisis, pour qu'en

les sacrifiant à l'Amour il obtînt de ce dieu puissant la santé de votre pere.

MYRTIL.

Ah! je respire, ma Chloé. Vous m'en êtes cent fois plus chere; et jamais...

CHLOÉ.

Ma houlette n'a pas été offerte à l'Amour.

MYRTIL.

Non, mais le vieux Lamon me l'a demandée pour prix de la guérison de mon pere. Pouvois-je la refuser, Chloé? J'ai caché mes pleurs, j'ai baisé ma houlette, et je l'ai donnée à Lamon.

CHLOÉ.

Ah! que vous me soulagez, Myrtil! Loin de vous en savoir mauvais gré, vous avez, je crois, trouvé le seul moyen d'être chéri davantage.

MYRTIL.

Je n'ai fait que mon devoir, je le ferois encore : mais que ma houlette étoit belle!

CHLOÉ.

J'aurois donné ma vie pour mon bienfaiteur : mais que mes tourterelles étoient charmantes!

MYRTIL.

Nous approuvons tous deux ce que nous avons fait, et cependant notre cœur murmure. Hélas! il n'est plus temps, Chloé : les tourterelles sont immolées, la houlette est dans les mains de Lamon; ni vous ni moi ne reverrons plus ni les tourterelles ni la houlette.

SCENE VII.

MYRTIL, CHLOÉ; LISIS, *apportant les tourterelles et la houlette.*

LISIS.

Vous les reverrez, vous les posséderez encore, enfants vertueux et sensibles. L'Amour vous rend vos victimes, Lamon vous remet son salaire. L'Amour et Lamon viennent de m'expliquer leurs volontés.

MYRTIL.

O ciel!

LISIS.

Comme j'allois offrir ces tourterelles, comme je tenois le couteau sacré sur leurs cœurs, une voix douce est sortie de la statue de l'Amour:

« Va, m'a-t-elle dit, va reporter à « la jeune Chloé les tendres oiseaux « qu'elle m'avoit offerts. Dis-lui que « je ne reçois point son sacrifice, et « que j'ai rendu la santé au bon Mé- « malque. Assure-la, ainsi que Myrtil, « que je veille sur leurs destins, que « je les unirai bientôt, et que toujours « je rends heureux ceux qui, en m'a- « dorant, adorent encore la vertu. »

MYRTIL.

Ah! ma Chloé!

CHLOÉ.

Cher Myrtil, quel bonheur pour nous!

LISIS.

A peine le dieu avoit achevé ces paroles, que le vieux Lamon est arrivé : « Ménalque est guéri, m'a-t-il « dit : ce n'est point mon art, c'est « ton dieu qui a fait un si grand pro- « dige. Je ne puis prétendre à aucun « salaire; reporte à Myrtil le don qu'il

« m'avoit fait ». En parlant ainsi, il m'a remis cette houlette. Reprenez-la, Myrtil; Chloé, reprenez vos oiseaux: et n'oubliez jamais l'un et l'autre qu'en sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur.

FIN DU TOME PREMIER.

